

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/>            | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input type="checkbox"/>            | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination multiple.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

16<sup>ME</sup> ANNÉE, No 791.—SAMEDI, 1<sup>ER</sup> JUILLET 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



Photo P.-F. Pinsonneault, Trois-Rivières.

LE NOUVEL EVEQUE DES TROIS-RIVIERES, Mgr F.-X. CLOUTIER

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1ER JUILLET 1899

## SOMMAIRE

TEXTE.—Nos primes.—La Saint-Jean-Baptiste, par F. Picard.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Dans le nord, par J. St-Elme.—S.G. Mgr F.-X. Cloutier, par F. Picard.—Poésie : Aux Canadiens-français, par A.-B. Routhier.—La lampe du sanctuaire, par le Cardinal Wiseman.—Notre berceau, par T. Chapais.—Emilio Castelar.—La croix, par J. Droz.—Poésie : Dans les bois, par G. de Nerval.—Sic vos non vobis mellificatis apes, par F. Langelier.—La banque Jacques-Cartier.—Les brins d'ailes, par A.-H. de Trémaudan.—Pour les jeunes filles, par Marie Chambon.—Bibliographie.—L'alonette, par M. Bouchor.—Conseils pratiques.—Parc Solmer.—La dernière messe, par P. et V. Margueritte.—Jeux et amusements.—Gravure devinette.

GRAVURES : Portrait du nouvel évêque des Trois-Rivières, Mgr F.-X. Cloutier.—Beaux-Arts : Une contemplation.—Portrait de M. E. Castelar.—A travers le Canada : Souvenir de l'inauguration du Club Ducharme, au lac Labelle : Groupe des membres et invités ; Avant le départ pour la pêche ; Vue du Club ; Une perspective du lac Labelle.—Viauville, vue prise du fleuve.—Bâtisse de la banque Jacques-Cartier.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT QUATRE-VINGT-DEUXIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingt-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUIN), aura lieu samedi, le 1er JUILLET, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

## LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Favorisée par un très beau temps, la fête de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal a été—on peut employer le mot—grandiose.

La procession, commencée dès 7.30 heures du matin, n'est arrivée à Notre-Dame que vers midi.

Nous aimons à rendre justice à qui de droit ; et certes, toutes nos félicitations vont aux organisateurs de la démonstration, président, vice-présidents, secrétaire, trésorier, conseillers du Bureau de la belle Société Saint-Jean-Baptiste.

Mais que dirons-nous de cette partie de notre population dont le concours, l'entrain, le travail acharné et tout-à-fait désintéressé ont assuré le succès, succès inouï jusqu'à ce jour, de la fête d'hier ?

Sans doute, chacun y a contribué ; le haut magistrat,

les ministres de l'autel, le magistrat de la ville, la haute finance, l'industrie, le commerce, la grande et la moyenne bourgeoisie : je crois avoir cité chacun.

Et, cependant, ce n'est pas à eux que va mon admiration, ce n'est point devant eux que je m'incline, mais devant vous, ô bon, ô brave peuple, ouvriers, travailleurs, vous les petits, les humbles, qu'on ne regarde pas, qu'on ne compte pas !

On ne vous compte pas !... Je le crois bien : j'ai essayé, hier, vous voyant si joyeux, si affairés, faisant tout, obéissant en toutes choses sans murmurer, sans récriminer, montrant que vous êtes le pivot certain de toute belle et noble manifestation, j'ai essayé, dis-je, de vous compter : peut-on compter les abeilles du grand rucher ? Et n'étiez-vous pas, hier, vous, mes chers amis les ouvriers, n'étiez-vous pas les industrieuses abeilles ayant bâti ces chars allégoriques dont vos bons visages, respirant le bonheur dans votre abnégation, étaient sûrement le plus bel ornement ?

Depuis le dernier de nos bons cochers de place jusqu'au plus intelligent contremaître de l'usine ; depuis le dernier des hommes de peine du port jusqu'à l'ouvrier agricole de la côte Saint-Michel, tous, vous avez rivalisé de zèle, vous avez donné votre temps, vos sueurs, pour honorer le saint patron du Canada, pour fêter votre patrie : les sueurs, le temps du pauvre, de l'ouvrier, c'est une semence féconde pour le bien, quand ils sont donnés pour le bien ; comme aussi c'est une semence de tempête et de mort, quand le riche oubliant sa mission, les prend pour satisfaire des passions abjectes et brutales, les faisant même parfois tourner au détriment des malheureux auxquels ils les arrachent !

Oh ! la question hideuse, menaçante, du socialisme !...

Et si, simplement, on savait vous aimer, chers ouvriers au cœur si vaste, si susceptible de dévouement, jamais il n'y aurait de question sociale !

Croyez-moi, ne vous laissez jamais détourner de votre devoir : sachez vous respecter, vous forcerez vos maîtres à vous respecter. N'écoutez pas les habileurs qui vous flatteront pour assouvir leur ambition : suivez les enseignements du Pape des ouvriers, et vous irez droit.

Vive saint-Jean-Baptiste, le pauvre des pauvres !  
Vivent nos ouvriers, qui savent si bien honorer leur grand patron !

P.S.—La semaine prochaine, nous donnerons quelques vues de la procession.



## CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 30 mai 1899.

Nous devons reparler des exposants canadiens au Salon de cette année, mais nous ne saurions mieux faire que de citer, ici, l'opinion émise sur eux par M. Georges Lelorge, le si distingué critique d'art de la *Revue des deux Frances*.

Je détache donc de son long et bel article sur le Salon, les appréciations suivantes sur nos compatriotes :

M. William Baird : "L'an dernier, déjà, j'avais eu l'occasion de complimenter un artiste canadien, M. William Baird. Il sait prouver que pour faire juste et intéressant, point n'est besoin de grande toile ; *La barrière*, des vaches rentrent du pâturage dans un paysage fort bien observé."

M. Blair-Bruce : "L'idée qui a inspiré M. Blair-Bruce pour son tableau, *Dans l'atelier*, est très originale, mais le jury de placement devrait être plus clairvoyant et ne pas accrocher, en dépit du bon sens, des œuvres de mérite qui soutiennent l'examen de près. Malgré l'éloignement, on peut voir la bonne exécution de la physionomie et des mains ; la blouse, dont la dame est revêtue, est peinte avec une belle sûreté et les vitraux, qui tamisent le jour, éclairent cet intérieur d'une lumière très douce. *Le Monologue*,

portrait de M. Chas-Lazar, est d'une manière plus vigoureuse avec de fortes oppositions d'ombres et de lumière artificielle ; le diseur est bien à l'action."

M. Suzor-Coté : "M. Suzor-Coté préfère le plein air avec un métier très fait et bien soigné. *La Pastourelle*, grosse fillette de campagne, est sincèrement copiée, fruste dans le modelé de ses traits et la couleur hâlée de sa carnation ; les herbages du premier plan sont d'un travail minutieux que l'on retrouve avec plaisir dans cet autre tableau *Le rieux paralysé*. Le pauvre homme immobilisé sur sa chaise se résigne à sa souffrance ; c'est très vrai et bien vu."

"M. Suzor-Coté a exposé, dans la section des dessins, deux portraits au pastel vigoureusement esquissés et modelés avec un grand sentiment de vie et de beau réalisme."

Mme Blair-Bruce : "Etant donnée la pose que Mme Benedicks-Bruce a choisie pour la figure de femme qu'il vient obséder un vieillard, il eût été difficile de la rendre plus heureusement. L'obsession, jusqu'au bord de la tombe, d'un amour ancien, est bien rendue ; l'académie et le mouvement de cet œuvre en font une bonne chose qui dénote beaucoup de savoir chez son auteur."

M. J. Morrice : "Dans cette même salle, j'ai eu le plaisir de voir les toiles envoyées par le peintre canadien M. Morrice. Entre toutes, ma préférence se porte vers le bord d'un cours d'eau sur la rive ombragée duquel se reposent des promeneurs ; il y a là une justesse de tons surprenante. Ce n'est pas à dire que les autres tableaux manquent de qualités ; loin de là. Une scène de la vie de chaque jour dans la rue, où la robe d'une communiant jette sa note blanche, est très bien saisie sur le vif. Très vus aussi l'effet de neige et la plage. C'est de bon impressionnisme, fait sans recherche mais consciencieux et qui veut bien dire ce qu'il dit."

Et voici comment M. Georges Lelorge apprécie MM Philippe Hébert et Paul Chevré :

M. Paul Chevré : "Le portrait de *sir Wilfrid Laurier*, premier ministre du Canada, moins fort d'exécution et un peu sec, n'est pas déplaisant. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Laurier, mais je me suis laissé dire qu'il était la bonté même. Sans doute l'auteur, M. Chevré, a voulu rendre cet état d'âme. A mon avis, il a peut-être poussé trop loin son intention et donné à son portrait l'expression d'un homme trop joli, chez qui les préoccupations des affaires de l'Etat sont absentes. Après tout, M. Laurier a bien le droit de se reposer de ses soucis gouvernementaux."

M. Philippe Hébert : "Puisque j'en suis à parler du Canada, je noterai, de M. Philippe Hébert, seul représentant au Salon, de notre pays d'Amérique, une charmante statuette en bronze d'un sentiment très humain. *Fleur des bois* est une jeune Peau-Rouge dont le cœur fut pris par un Blanc. Je n'aurais pas, pour me renseigner sur la valeur artistique de M. Hébert, le *Monument Maisonneuve*, dont on a dit qu'à lui seul il valait de faire le voyage au Canada, que je l'aurais trouvée dans cette figure pourtant petite : l'enfant amoureuse s'avance si naturellement, si languoureuse et perdue dans son rêve, que l'on sent chez l'auteur une âme sensible, un tempérament consciencieux et toujours à la recherche du sentiment vrai et de la sincérité dans la forme. Je parlerai, en temps et lieu, d'un monument en cours d'exécution dans l'atelier de M. Hébert, et je m'apprete à n'avoir que des éloges à lui adresser."

Et voilà pour le Salon.

J'ajouterai seulement que si M. Lelorge "s'apprete à n'avoir que des éloges à adresser à M. Hébert pour son monument en cours d'exécution" c'est parce que la statue est assez avancée pour fixer d'avance le jugement définitif.

\* \*

A partir du 1er juin, le Dr Edouard Plamondon devient médecin-en-chef de la clinique du célèbre professeur Charles Abadie.

Au Congrès Ophthalmologique tenu au commencement de mai, et où étaient réunis des médecins de tous les pays d'Europe, le Dr Pfluger, de Berne,

venait de faire part d'une découverte, quand le professeur Abadie se leva pour dire au Congrès qu'un de ses élèves, le docteur canadien Édouard Plamondon avait déjà découvert la même chose, il y a quelques mois, après de laborieuses recherches.

Inutile d'insister sur ce fait tout à l'honneur du jeune oculiste qui sera d'ailleurs, à la tête d'une des premières cliniques de Paris.

Nos meilleures félicitations.

\* \*

Le Dr P.-H. Bédard, de Québec, tout en faisant de la médecine générale, est venu pour étudier, d'une façon toute spéciale, les maladies de la peau. Il sera, à Québec, le seul médecin spécialiste s'occupant de ces maladies.

\* \*

M. Charles Bergevin, après cinq mois de séjour à Paris et dans le Midi de la France, est en route pour Québec où il arrivera vers le 10 juin.

\* \*

Du Journal, de Paris :

La mode en ce moment de l'autre côté de la Manche, pour les dandys, est de porter un corset.

Un journal mondain, dont les informations sont toujours sérieuses, apprend que, depuis quelques mois surtout, l'industrie des corsets pour hommes a pris un développement extraordinaire.

Plusieurs fabricants se sont déjà installés à Londres, et l'un d'eux, le plus habile, qui a ouvert récemment ses salons d'essayage dans une des rues élégantes du West End, a plus de clients qu'il n'en peut contenter. Le moisder nier, il a dû confectionner et livrer près de cent corsets d'hommes. D'autres magasins se chargent des réparations, et l'on estime que, rien qu'à Londres, le commerce de ces corsets, dont le prix est en général assez élevé, atteint un million de francs par an.

Il y a quelques jours un officier de l'armée des Indes s'est fait faire deux corsets de baleines, dont l'un en satin rose broché et l'autre en soie vert-Nil, ornés tous deux de lotus bleu pâle et de fleurs de lis. 350 francs pièce."

Les Anglais seront un peu plus corsés. Et voilà tout.

*Redepte Brunet*

## DANS LE NORD

SPORT ET VILLEGIATURE

Tout le monde connaît de mieux en mieux, comme endroit favorable pour y goûter les plaisirs de la belle saison, la région boisée et montagneuse qui s'étend au nord-ouest de Montréal, en arrière de St. Jérôme. Et tout le monde, d'année en année, se porte davantage, villégiateurs ou sportmen, vers cette partie de nos Laurentides qu'envahit petit à petit la colonisation, mais où la belle grande nature sauvage et calme se retrouve encore, po rtant, dans toute sa majesté, à quelques heures de chemin de fer de notre métropole.

Montfort et Arundel dans une direction, au sud-ouest, Sainte-Agathe et Labelle dans une autre direction, au nord-ouest, se disputent les suffrages des touristes. Pour ceux-là qui n'hésitent point à s'enfoncer dans les Laurentides jusqu'au terminus actuel de la voie ferrée, cent un milles de Montréal, il manquait encore les facilités propices pour atteindre le lac Labelle, à six milles de la gare, le véritable centre du sport, et aussi un refuge convenable en cet endroit pour y prendre pied à terre ou même y résider en famille quelques jours.

C'est ce que comprennent bien quelques pionniers du sport en cette région : MM. le Dr A.-A. Bernard, de Saint-Henri, le notaire Jos. Brunet, L.-A. Bernard, pharmacien, Tancrede Bienvenu, gérant de la banque Jacques-Cartier, de Montréal, G.-N. Ducharme, Sainte-Cunégonde, F. Pauzé, Montréal. Ils se syn-

diquèrent, sous le nom de "La Cie de Navigation du lac Labelle," et firent d'abord lancer sur le lac un joli yacht qu'ils appelèrent "Le Roi du Nord", en hommage à la mémoire du patriote curé Labelle, de Saint-Jérôme, premier apôtre de la colonisation en ces parages. Desservant cette superbe nappe d'eau de douze milles de long, au plus grand bénéfice des touristes et des colons des environs, "Le Roi du Nord" a naturellement augmenté le courant de la civilisation entre la gare et le lac : un service de voitures très satisfaisant s'est alors organisé d'un endroit à l'autre, grâce aux bons chemins que les gouvernants à Québec ont réussi à établir et maintenir, enfin, sur ce parcours.

Restait à organiser l'hospitalité requise par les touristes et sportmen. La "Compagnie du lac Labelle" s'en est chargée. Elle a acheté les terrains nécessaires et construit le printemps dernier ce chalet superbe quo montrent nos gravures, et qui se dresse en pleine forêt, sur la rive élevée, à l'est du lac Labelle, environ six milles plus au sud que la tête de ce lac.

C'est une magnifique bâtisse rustique d'environ quarante pieds carrés, avec ailes en extension et superbes vérandas. Au premier étage, on trouve salle d'entrée, aménagée pour qu'on y dépose en bon ordre les effets de touristes, engins de chasse ou de pêche, etc, hall ou salle commune, salle à manger spacieuse, vaste cuisine. A l'étage supérieur, six chambres doubles, avec lits excellents et tout le nécessaire de la toilette, comme aux meilleurs hôtels, un grand dortoir commun, pour parti de dix ou douze hommes voyageant de compagnie, et, de plus, un chic petit boudoir pour dames, vis-à-vis lequel donne un balcon fort commode et dominant le lac, sur lequel il nous offre une vue enchanteuse. La cuisine est capable de plaire aux plus gourmets, en dehors même de l'appétit que développe la pratique des grands bois et des lacs avec leurs exercices cynégétiques. Des guides sont à la main pour les sportsmen et touristes, et tout le personnel de l'institution se montre des plus avenants.

Cette maison a été construite et aménagée, comme je le disais plus haut, par la Compagnie de navigation du lac Labelle, devenue une Société par actions, au capital de \$70,000. La compagnie loue cette installation à une autre association qui s'est formée depuis sous le nom de "Club de chasse et de pêche Du Charme, au lac Labelle," club dont M. le maire Du Charme, de Sainte-Cunégonde, est le promoteur et le premier président.

Ce club a voulu compléter, par une organisation similaire au lac Labelle, celle qui existe déjà au lac Chapleau, quelques milles plus à l'ouest, sous le nom de "Club Saint-Jérôme," et que patronnent la plupart de nos magnats montréalais de la finance et de la politique. Au lieu d'avoir à faire seize milles en voiture pour se rendre au club Saint-Jérôme, les touristes passant par le club Du Charme atteindront l'autre par la voie, rendue très facile, des lacs et portages, en quelques heures de temps. Les deux clubs sont destinés à se prêter un mutuel concours et à échanger d'amicales relations.

En six heures environ, un voyageur parti de Montréal sera installé à l'hôtel du lac Labelle : Montréal à Labelle, 4.30 de chemin de fer ; Labelle au lac, 50 minutes de voiture ; de la tête du lac au club, 30 minutes de navigation.

Ce club, si favorable aux touristes et sportsmen, et même aux colons, parmi lesquels il attirera la vie et des ressources précieuses en argent, en même temps qu'un marché assez important pour leurs produits, a été formellement ouvert le 4 juin dernier. Son Honneur le lieutenant gouverneur Jetté, avec Mme et Mlle Jetté, Mlle Lemieux et M. Delpit, secrétaire privé, alors en tour dans le Nord, assistaient au lunch inaugural. Il accepta la présidence d'honneur de l'institution, avec de très flatteuses et encourageantes paroles pour les promoteurs.

Ce sont les péripéties de cette circonstance, assez solennelle pour marquer dans les annales du Nord, que rappellent nos illustrations d'aujourd'hui.

Parmi les autres invités du club Du Charme, et là

présents pour l'occasion, aux côtés du gouverneur de la province, mentionnons, pour mémoire, l'honorable M. Desjardins, président de la banque Jacques-Cartier, de la Chambre de Commerce du district de Montréal et de la Société Canadienne d'Economie sociale, administrateur-délégué de la compagnie de navigation Franco-Canadienne, etc. ; l'hon. M. L. O. Taillon, du Conseil Privé de Sa Majesté, ancien premier ministre de la province et ancien ministre des poste au gouvernement fédéral ; MM. C. B. Major, député provincial d'Ottawa ; G. N. Ducharme, maire de Ste-Cunégonde, président de la Compagnie de navigation et du club du lac Labelle ; A. S. Hamelin, vice-président ; L. J. O. Beauchemin, directeur, et T. Bienvenu, gérant de la banque Jacques-Cartier ; Emile Hébert, de l'administration du "Pacifique Canadien" ; Richard, de la maison française des cognacs Richard ; Delorme, de la maison Laporte, Martin & Cie ; Alex. Miller, J. Telfer, notaires ; Jos. Brunet et Sam. Mackay ; Jos. Riendeau, conseiller de la ville de Maisonneuve ; Dr A. A. Bernard, F. Pauzé, A. Larose, L. Gravel, voyageur de commerce ; Dr T. A. Brisson, gérant de la Société générale de Colonisation ; Chs Beaubien et Jos. Lamarche, avocats ; N. F. Bédard ; J. M. A. Denault, publiciste ; Laprès, de la maison Laprès & Lavergne, photographes ; Martin, représentant le journal *La Presse*, etc., etc.—JULES ST-ELME.

## S. G. Mgr F.-X. CLOUTIER

Après onze mois d'interruption, l'évêché des Trois-Rivières a enfin un titulaire : c'est Mgr François-Xavier Cloutier, précédemment curé et chanoine de la cathédrale, l'ami de cœur du très regretté et saint évêque missionnaire, Mgr Lafèche.

Tous les journaux ont publié des articles fort bien pensés, très bien écrits, sur le nouveau prince de l'Église. Ils ont rappelé que la famille de Mgr Cloutier est une famille bénie, puisque, sur les quatorze frères et sœurs vivants, trois de ceux-là sont prêtres, sept de celles-ci sont religieuses.

De tout ce qui a été dit de Mgr Cloutier, nous avons retenu ceci : c'est qu'il est le continuateur de son vénérable prédécesseur, le très ferme et très romain Mgr Lafèche : leurs devises ne disent-elles pas leurs sentiments ? C'est un curieux rapprochement, en effet, que ces deux textes dans leur énergique concision, et personne ne peut nier que le premier a dépeint admirablement l'apôtre qui l'avait choisi. Nous avons donc lieu de croire que le second s'adaptera parfaitement à Mgr Cloutier.

*Dulcius melle, fortius leone* ; c'était tout Mgr Lafèche. Envers les hommes, tout charité ; contre l'erreur, plus fort que le lion !

*Suaviter in modo, fortiter in re* : c'est la conséquence naturelle de la première, c'est la suite, ou mieux, c'en est le développement.

Pour nous, nous réjouissant avec le diocèse de Trois-Rivières, nous augurons un gouvernement fécond au nouveau François-Xavier. Dieu lui donnera la douceur dans la manière de diriger son peuple, mais le remplira de force pour résister à l'action des doctrines perverses.

Mgr Cloutier est né à Saint-Prospère, dans l'ancienne section de la paroisse de Sainte-Geneviève, le 2 novembre 1848, a étudié au séminaire de Trois-Rivières, fut ordonné le 22 septembre 1872, accompagna en 1883 Mgr Lafèche dans un voyage à Rome et à son retour de la Ville Eternelle, était nommé chancelier du diocèse. En 1884, il devenait chanoine et curé de la cathédrale, où il montra de grandes qualités d'administrateur tout en s'occupant activement de toutes les œuvres sociales et charitables qui sont, en réalité, l'apanage de tous les chefs de paroisses, comme le disait fort bien l'illustre cardinal Mermillod.

En 1897, le zélé pasteur célébrait ses noces d'argent : les fêtes à cette occasion furent splendides, nos lecteurs s'en souviennent.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Et avec ses diocésains, nous lui disons du fond du cœur :

*Ad multos annos.*

F. P.

## AUX CANADIENS-FRANÇAIS

*Patria communis omnium  
nostrum mater est.*

CICÉRON.

*Au cheret d'une femme encore jeune et forte  
De savants médecins se trouvaient appelés :  
Tombée en léthargie elle paraissait morte  
Et les hommes de l'art délibéraient, troublés.  
Chacun argumentait, vantait son spécifique,  
Mais les autres toujours raisonnaient autrement,  
Et pendant ce temps-là la pauvre léthargique  
Froide comme un cadavre était sans mouvement.  
Et la science enfin dit : il faut qu'elle meure !  
Dans un si grave cas notre art est impuissant...  
Mais soudain un jeune homme entra dans la demeure,  
L'âme bouleversée et le cœur frémissant.  
Il vint droit au chevet et s'écria : ma mère !  
La femme à cette voix parut se raviver ;  
Une larme tremblante humecta sa paupière,  
Et l'on vit dans ses yeux un éclair s'allumer :  
Un seul cri de l'amour l'avait déjà guérie !*

*Il est une autre mère, ô Canadiens-français,  
A qui nous donnons tous le doux nom de Patrie.  
Quand elle s'affaiblit, n'oublions donc jamais,  
Si les hommes d'Etat restent dans l'impuissance,  
Que l'amour filial seul peut la secourir,  
Et que le dévouement, plus fort que la science,  
Saura toujours — s'il veut — l'empêcher de périr.  
Si donc elle tombait jamais en léthargie,  
Courons à son chevet où pend le Crucifix,  
Et pour lui redonner la force et l'énergie  
Crions aux médecins : arrière, place aux fils !  
Et nous verrons bientôt revivre notre mère...*

*O vous qui revenez la voir en ce beau jour  
Et qui vivez, hélas ! dans la terre étrangère,  
S'il vous faut repartir laissez-bien votre amour.  
Pour vous donner encor l'étreinte maternelle  
Ses deux bras sont restés ouverts, tournés vers vous.  
Que votre absence, ô fils, ne soit pas éternelle,  
Et sur le sol natal un jour revenez tous !*

A.-B. ROUTHIER

## LA LAMPE DU SANCTUAIRE

(Suite et fin)

Au même instant, un cri retentit à ses oreilles si soudain, si aigu, si plein d'agonie, qu'il semblait ne pouvoir sortir d'une poitrine humaine, mais venir d'un être appartenant à un autre monde.

Venaît-il de près ou de loin, du ciel ou des profondeurs de la terre, ou des environs de la chapelle ?

Ni lui, ni son compagnon n'auraient su le dire, car il avait été instantané, rapide, et ne s'était pas répété ; mais il avait suivi de si près ou plutôt il avait si immédiatement accompagné l'extinction de la lampe, que Pierre et son compagnon lièrent naturellement les faits ensemble comme l'effet avec la cause.

## IV. — ELLE EST RALLUMÉE.

Faites briller aux cieux la céleste  
Lumière, allumez dans les cœurs  
Le feu de votre amour.

(HYMNE).

Sa lampe ne s'éteindra point pen-  
dant la nuit.

Prov. XXXI, 18.

L'effroyable cri dont nous avons parlé, à la fin du chapitre précédent, jeta la terreur dans le cœur des deux voleurs sacrilèges.

Le contrebandier tremblait de tout son corps, ses dents claquaient d'épouvante ; la lanterne s'échappa de ses mains tremblantes et s'éteignit.

Pierre et lui se précipitèrent vers la porte et ils s'élançèrent dehors. Ils trouvèrent leur compagnon aussi épouvanté qu'eux.

— L'avez-vous entendu ? s'écrièrent-ils ensemble.

— Entendu ? répondit-il d'une voix tremblante. Certes oui, et je désire bien ne plus en entendre de pareil.

Les deux voleurs étaient alors sérieusement effrayés, et ils s'enfuirent le plus tôt possible jusque chez eux, laissant Pierre se tirer d'affaire comme il pourrait.

Son premier mouvement eût dû être de rendre grâce à Dieu, qui l'avait empêché de commettre un horrible

sacrilège, et qui avait en même temps mis sa femme et sa fille à l'abri de ses féroces compagnons.

Mais la peur glaçait tous ses sentiments, il ne songeait qu'à s'éloigner au plus vite de la scène de son crime et à trouver un refuge contre les cris terribles qui retentissaient encore à son oreille et troublaient son imagination.

Ce remords ne lui laissait aucun repos ; il s'imaginait qu'il était poursuivi : chaque sifflement du vent dans les ravins profonds résonnait pour lui comme la voix d'une multitude acharnée à sa poursuite ; chaque branche qui remuait, le moindre rameau qui s'agitait, lui faisait l'effet d'une épée ou d'un bâton que l'on brandissait au-dessus de sa tête et il n'osait ni regarder derrière lui, ni s'arrêter ; mais il courait à perdre haleine.

Il arriva ainsi à l'endroit que nous avons décrit au commencement de cette histoire, là où une pente légère conduisait de la route à l'étroit sentier qui bordait le précipice. Il s'élança sur cette pente, courant toujours.

Une lumière pâle et douteuse commençait à paraître lorsqu'il vit, en cet endroit même, debout devant lui, à l'entrée du sentier étroit, une figure au regard farouche, dont les cheveux et les vêtements flottaient au vent, immobile comme le rocher sur lequel elle restait suspendue.

Il s'arrêta tout tremblant ; les paroles de l'Écriture, qui l'avaient autrefois effrayé dans le discours d'un éloquent prédicateur, lui revinrent à la pensée :

“ Que leur chemin soit couvert de ténèbres et glissant, et que l'ange du Seigneur les arrête. ” (Ps. XXXIV.)

Il songea à Balaam arrêté par un ange vengeur dans l'étroit sentier qu'il suivait ; il lui semblait que c'était le jugement même qui l'attendait dans ce périlleux passage.

Mais la terreur de ce qu'il avait laissé derrière lui le poursuivait toujours, et il se déterminait à braver en face tous les dangers qui se présenteraient, afin de pouvoir arriver enfin à sa demeure. Il s'élança donc en avant vers l'objet effrayant qui barrait le chemin, mais cet objet ne bougeait pas. Il s'approcha plus près encore : l'objet ne remuait pas.

Alors Pierre regarda fixement cette figure avec un mélange de terreur et d'anxiété, — c'était sa femme !...

Elle était là, debout, comme privée de sentiment et de parole, sur le bord du précipice, regardant attentivement en bas, au fond de l'abîme. Elle ne le voyait pas, elle ne s'apercevait pas de sa présence, et, même lorsqu'il lui eût pris le bras, qu'il l'eût appelée par son nom, et qu'il lui eût dit qui il était, elle ne bougea pas, elle ne se tourna pas vers lui : ses yeux restèrent fixés dans la même direction.

— Annette ! s'écria-t-il, distrait presque de ses terreurs par cette nouvelle douleur ; Annette, que regardes-tu donc là ? Qu'y a-t-il donc là-bas qui préoccupe à ce point ta vue et ton esprit ?

Elle ne répondit pas, mais elle désigna de la main un point blanc au bas du précipice.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il encore ; une pierre blanche, quelque brebis au fond de la vallée ?

— Oui, répliqua-t-elle, et ce furent ses premières paroles. Oui, notre agneau... Marie !

— Quoi ? s'écria le pauvre homme, qu'est-il donc arrivé ?

A ces mots, la malheureuse mère sembla reprendre ses sens ; elle se tourna vers lui, et, regardant d'un air calme, elle lui dit :

— Pierre, vous avez sans doute oublié que cette nuit est le septième anniversaire de la miraculeuse guérison de notre enfant. Nous allions ce matin à notre sanctuaire pour y prier un instant en silence à la chère clarté de la lampe, avant qu'elle quittât sa robe blanche. Elle marchait devant moi, légère, joyeuse et confiante, lorsque tout à coup nous perdimmes de vue la lumière de la lampe. Croyant naturellement alors (comme je l'aurais fait moi-même si j'avais été la première) qu'il était temps de tourner, elle tourna et tomba dans le précipice. Je ne pouvais qu'un cri et je perdis connaissance.

Il sembla à Pierre qu'un glaive lui traversait le cœur. D'une voix lugubre li s'écria :

— C'est donc moi, moi, qui ai cette nuit tué mon enfant ! C'est lorsque j'ai éteint la lampe !

Et avant que sa femme eût pu l'arrêter, il s'était élancé par-dessus le bord du précipice.

Se tenant aux faibles arbustes qui poussaient dans la crevasse, il se laissa glisser de roc en roc par un chemin où les plus hardis chasseurs n'auraient jamais voulu s'aventurer. Des fragments de rocher se détachaient sous ses pieds et roulaient en bas avec un horrible fracas ; les arbustes craquaient sous son poids, et lui ensanglantaient les mains : mais il allait toujours, s'inquiétant peu d'être déchiré et meurtri. Et quelques minutes après, il était debout, ou plutôt agenouillé près de l'objet que sa femme lui avait indiqué.

C'était le corps de sa fille, gisant paisible comme si elle dormait sur une molle couche de bruyères. Pas un membre n'était brisé ; sa figure n'était nullement décomposée ; pas la moindre déchirure à ses vêtements, la guirlande même qu'elle portait pour l'offrir à la Vierge était encore dans sa main, et sa robe blanche était gracieusement repliée autour d'elle.

Le corps de sainte Catherine n'a pu être porté plus doucement par les anges sur le mont Sinaï.

Son pas était si léger et si allègre, qu'il n'avait ni heurté, ni glissé sur le bord du précipice ; elle avait pour ainsi dire volé par-dessus, et avait dû s'éteindre sans souffrance longtemps avant d'être arrivée au fond.

Pierre resta quelque temps agenouillé auprès d'elle, plongé dans une profonde angoisse, mais priant avec ardeur ; ensuite, la prenant dans ses bras avec autant de respect que s'il eût porté une relique sacrée, il s'avança en suivant la vallée jusqu'à l'endroit où il était monté, mais avec des sentiments bien différents de ceux qu'il éprouvait quelque temps auparavant ! Et il revint par le sentier jusqu'à la place où il avait laissé sa femme.

Il la retrouva tout à fait à la même place, immobile et comme ravie en extase.

Lorsqu'il eût placé près d'elle son précieux fardeau, elle ne versa pas une larme, elle ne laissa échapper aucune des expressions d'une féminine douleur. Son âme semblait absorbée dans la considération de ce qui venait d'arriver, et qui lui paraissait quelque chose de plus mystérieux qu'un pur accident ou qu'un événement ordinaire.

Elle appliqua ses lèvres avec une dévotion profonde sur le front pâle, mais encore tiède de son enfant, et elle adressa ces paroles à son mari :

— Pierre, les mots que vous avez prononcés tout à l'heure sont pour jamais ensevelis dans le sein fidèle de votre femme. Mais ils ont rappelé à mon esprit les paroles de la prière que vous faites il y a sept ans, lorsque vous demandiez à Dieu de conserver la vie de votre enfant, jusqu'à ce que des mains sacrilèges éteignent la lampe allumée devant l'autel : vous en souvenez-vous ?

Pierre s'agita comme pour répondre oui.

Elle continua :

— Mais elle aussi a prié longtemps, et avec ferveur, pour obtenir deux grâces : l'une des deux au moins lui a été accordée. Elle avait prié pour ne pas être obligée de quitter les blancs vêtements qui la consacraient à Dieu et à sa sainte Mère, et pour pouvoir être portée avec eux dans son cercueil. Il y a quelques heures, je ne pensais pas qu'il y eût aucun danger qu'elle fût exaucée ! Mais, en écoutant votre prière, Dieu a exaucé les siennes ; elle avait encore demandé une autre faveur, mais je n'en connais pas le résultat.

— Laquelle ? demanda Pierre avec empressement.

La jeune femme continua :

— Elle avait offert sa vie, qu'elle estimait si peu, comme un sacrifice pour obtenir votre retour à la grâce et à la vertu.

— Et elle a été exaucée, ajouta en sanglotant le malheureux Pierre.

Il avait à peine prononcé ces mots, qu'une brillante lumière vint frapper leurs yeux, comme si une étincellante étoile s'était tout à coup levée. Étonnés, ils regardèrent autour d'eux. C'était la lumière du sanctuaire qui était rallumée et qui brillait de nouveau sur l'étroit et dangereux sentier.

Ils saluèrent ce présage ou plutôt cet emblème et ce témoignage du retour de Pierre à la grâce.

Le bon prêtre avait été réveillé par le cri qui avait si subitement effrayé les voleurs, et il s'était levé pour en connaître la cause.

Il se rendit d'abord à la chapelle et, à son grand étonnement, il la trouva plongée dans l'obscurité.

Il lui fallut quelque temps pour se procurer de la lumière, et il venait de rallumer la lampe. En la trouvant tirée jusqu'à terre, en remarquant surtout que la porte était ouverte, et en découvrant la lanterne que les voleurs avaient laissée, il comprit tout de suite que la chapelle venait d'échapper à une tentative de sacrilège ; mais comment y avait-elle échappée ? Il ne pouvait s'en rendre compte, et il restait là, examinant chaque endroit, réfléchissant à cet étrange événement, lorsqu'il entendit des pas qui s'approchaient.

Ses alarmes se changèrent bientôt en douleur, quand il aperçut Pierre et sa femme, le premier portant dans ses bras le corps inanimé de sa fille.

Sa douloureuse sympathie ne lui permit pas de demander à la mère le récit des aventures qui avaient amené ce malheur.

Annette les raconta enfin, mais sans prononcer le nom de son mari, excepté lorsqu'elle eut à dire comme il s'était élancé, tout hors de lui, dans le précipice, pour aller retrouver sa fille.

Le vieux prêtre tira cependant des mystères de cette nuit une conclusion particulière non moins belle que celle de ces infortunés parents.

— Je comprends tout, maintenant, leur dit-il. Non seulement son désir a été rempli, de ne jamais se revêtir des vêtements du monde ; mais elle s'est montrée jusqu'à la fin la gardienne et comme le génie protecteur du sanctuaire qu'elle aimait tant, et dont elle était un si riche ornement. Sans le fatal accident qui lui est arrivé, sans le cri d'angoisse qu'elle a arraché à sa mère, les voleurs, quels qu'ils soient, auraient accompli leur œuvre. Car, je n'en doute pas, c'est le cri qui m'a réveillé qui les a fait fuir. Par sa mort, elle a donc préservé le saint lieu du pillage. Elle était comme une seconde lampe du sanctuaire. Est-il étonnant que l'extinction de l'une ait causé l'extinction de l'autre ?

On convint bientôt de ce qu'il y avait à faire. Une civière fut placée au milieu de l'église, à l'endroit même où elle aimait à s'agenouiller et on la recouvrit d'un grand drap blanc, de velours dessus, et regardant l'autel, le corps fut déposé dans ses vêtements blancs comme la neige ; dans ses mains croisées sur sa poitrine on mit un crucifix, ses doigts tenaient les grains de son chapelet ; ses longues tresses de cheveux blonds flottaient sur ses épaules, et la guirlande qu'elle avait elle-même tressé couronnait sa tête.

Les malheureux parents étaient à genoux de chaque côté, les yeux en pleurs et le cœur brisé, mais Pierre ne tarda pas à se jeter aux genoux du vénérable pasteur. Il lui raconta, avec une contrition profonde et en versant des larmes brûlantes, l'histoire de ses crimes passés, et bientôt le ver rongeur d'une conscience bourrelée de remords fit place aux tendres consolations d'un repentir plein d'amour et à l'assurance du pardon que lui donna l'absolution du ministre de Jésus-Christ.

Pierre revint à sa place, agenouillé près du corps de son enfant. Mais il lui semblait alors que l'esprit de sa fille voltigeait au-dessus de lui dans un doux rayonnement, et qu'elle lui souriait dans la lampe sacrée. Il s'imaginait voir descendre du ciel sa chère Marie pour se mêler aux chœurs des anges qui venaient se réjouir sur la conversion du pécheur. Il la voyait voltiger autour de lui, tenant par la main l'ange gardien qui ne l'avait jamais abandonné malgré ses égarements.

Et lorsque, pour s'assurer de la réalité de sa situation, il regardait le brancard placé près de lui, il lui semblait qu'un nouveau sourire illuminait le visage de sa fille, et que les couleurs de la vie venaient l'animer.

Le jour était arrivé, et le petit clocher de la chapelle envoyait aux alentours les sons bien connus du glas funèbre. Les voisins furent surpris de ces sons, car ils n'avaient entendu parler d'aucun malade au

tour d'eux, et ils accoururent à la chapelle pressés par une affectueuse anxiété.

Un spectacle plein d'étonnement et de douleur les attendait !

La nouvelle se répandit bientôt dans tout le hameau. La fuite de ceux qu'on soupçonnait naturellement de l'attentat sacrilège confirma toutes les conjectures, tandis que la présence de Pierre avec sa femme et sa fille détourna de lui les soupçons. Bien des larmes d'une vraie douleur embellirent ces funérailles, mais elles furent versées plutôt par sympathie pour ceux qui survivaient que par affliction pour la perte de l'enfant dont tous enviaient le sort. Les mères levaient leurs enfants dans leurs bras pour leur faire regarder le corps de la petite fille ; et ceux-ci, loin de reculer de terreur, allongeaient leurs bras et demandait à l'embrasser.

Il y eut longtemps, dans le cimetière du Mont-Marie, une tombe plus verdoyante que les autres et ornée chaque jour des plus belles fleurs par des mains d'enfants. Et si vous aviez demandé à l'un de ces petits travailleurs si occupés, à qui était cette tombe ? il vous aurait répondu avec un regard d'étonnement que c'était celle de Marie, comme si jamais d'autres personnes n'eussent porté ce nom.

Plusieurs années après, deux autres tombes furent placées à côté de celle-ci : c'étaient celles de ses parents, honorés de tous pour leurs vertus et morts dans une vieillesse avancée.

Pierre avait permis de raconter, après sa mort, comment sa vertu et son bonheur, ses crimes, leurs punitions et son repentir, se trouvaient merveilleusement liés à l'existence de la lampe du sanctuaire.

Cardinal WISEMAN.

## NOTRE BERCEAU

(FRAGMENT)

Un jour, vers le milieu du 16<sup>ème</sup> siècle, trois petits vaisseaux montés par des hommes intrépides et commandés par un hardi capitaine, ouvrant leurs voiles à la brise du ciel comme des oiseaux fuyant devant la tempête, s'éloignèrent de cette terre d'Europe où l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur préparaient de si formidables catastrophes.

Elles étaient bien frêles, ces nefs aventureuses, mais le Maître des eaux et des vents veillait sur elles. Après une navigation longue et pénible, les trois navires abordèrent à une plage inconnue, et leur chef y planta une croix ornée des armes de son souverain. Cette plage, c'était la plage de Gaspé, c'était le Canada ; ces hommes, c'étaient des Français ; ce chef, c'était Jacques Cartier.

Jacques Cartier ! c'est le nom qui rayonne au frontispice de notre histoire. Une année après cette première expédition, il pousse plus avant, il touche à Stadacona—QUÉBEC ; il va lire l'évangile selon Saint-Jean aux indigènes d'Hochelaga—MONTRÉAL. C'en est fait, le grain de senevé est jeté en terre, et, avec l'aide du ciel, il grandira et deviendra un arbre aux puissants rameaux et au verdoyant feuillage.

THS. CHAPUIS.

## EMILIO CASTELAR

Don Emilio Castelar, qui souffrait depuis quelque temps d'une attaque d'albuminurie, vient de mourir à Madrid, après une calme agonie. L'Espagne perd en lui un grand citoyen. Tour à tour professeur, écrivain, orateur, homme d'Etat, il a partout brillé du plus vif éclat. Il était incontestablement l'orateur le plus complet que sa patrie ait produit et son éloquence, abondante, imagée, ingénieuse, persuasive, lui valut des triomphes enthousiastes. Il était l'homme politique de ce pays qui a le plus fait pour y propager les idées libérales. Il était aussi un admirable écrivain, au style poétique et coloré, aux idées élevées et généreuses.

Né le 18 septembre 1832, il prit part de bonne

heure, dès 1854, aux agitations publiques de son pays. Ses opinions républicaines, soutenues dans les journaux qu'il fonda, le firent destituer de la chaire d'histoire et de philosophie qu'il avait conquise au concours à l'Université de Madrid. Il prit part à l'insurrection de 1866, et dut se réfugier à Genève, puis en détronant la reine Isabelle, il travailla de toutes ses forces à l'établissement du gouvernement républicain.



Après l'abdication du roi Amédée, il devint président du conseil. Démissionnaire en 1873, il fut quelques jours plus tard chef du pouvoir exécutif. Il combattit énergiquement l'insurrection carliste. Ses dissentiments avec Salmeron l'amènèrent à abandonner en 1874 la présidence de la République, et c'est à la suite de cette retraite que le général Pavia fit son pronunciamiento. Il voyagea quelque temps en France et rentra à Madrid après la proclamation du roi Alphonse. Depuis cette époque, il n'avait pas cessé de faire partie des Cortès et de continuer, dans toute la péninsule, la plus active propagande en faveur des institutions républicaines. Il était commandeur de la Légion d'honneur, et membre associé de l'Académie des sciences morales et politiques dans l'Institut de France.

## LA CROIX

J'aimais dans ma jeunesse les promenades solitaires, je cherchais les sites riants ; ils plaisaient à mes yeux, à mon imagination, à mon cœur ; ils étaient en harmonie avec mes idées sereines et douces. Alors, si j'apercevais une croix sur le haut d'une colline, ou sur le bord du sentier par lequel j'allais passer, je détournais mes regards ; pourquoi, disais-je, attrister par la vue d'un instrument de supplice ces lieux que le Créateur s'est plu à rendre si beaux ?... Un sentiment de répulsion m'agitait.

Le signe de la Rédemption produisit en moi une émotion toute nouvelle, lorsque dans un port de mer, je vis la croix gigantesque élevée près du phare. Oh ! me dis-je, ici, au bord des écueils, en face des tempêtes, que ce signe d'espérance est bien placé ! Les matelots luttant contre les flots l'aperçoivent de loin et l'invoquent, tandis que leurs femmes l'entourent, en faisant retentir la grève de cris et de prières !

Quand je revis mes campagnes charmantes, un souvenir des tempêtes s'offrit à ma pensée. Ces lieux sont riants, me dis-je ; mais ceux qui les habitent n'ont-ils jamais de douleurs à supporter ou à craindre ? Quel séjour terrestre est exempt d'orages ? Croix du Rédempteur, bénie soit la main qui t'élève partout où peut passer un affligé !

J. DROZ.

Jamais nous ne manquons de courage en face de dangers auxquels nous ne croyons pas.—G. M. VALTOUR.

## DANS LES BOIS

*Au printemps, l'oiseau naît et chante :  
N'avez-vous jamais ouï sa voix ?...  
Elle est pure, simple et touchante,  
La voix de l'oiseau—dans les bois !*

*L'été, l'oiseau cherche l'oiselle ;  
Il aime, et n'aime qu'une fois !  
Qu'il est doux, paisible et fidèle  
Le nid de l'oiseau—dans les bois !*

*Puis, quand vient l'automne brumeuse,  
Il se tait... avant les temps froids.  
Hélas ! qu'elle doit être heureuse  
La mort de l'oiseau—dans les bois !*

GÉRARD DE NERVAL.

## SIC VOS NON VOBIS MELLIFICATIS APES

Voilà un vers qu'on serait d'abord tenté d'appliquer à nos découvreurs, à nos héros et à nos martyrs. Ils ont fait des prodiges de travail, de persévérance et de valeur. Il n'y a presque pas un coin si reculé, si inaccessible qu'il soit de ce continent où ils n'aient pénétré, où ils n'aient posé leurs pieds fatigués, où ils n'aient versé leur sang. Ces braves, laïques, prêtres séculiers, religieux et religieuses, se séparaient de leurs familles et s'éloignaient du beau ciel de France pour aller s'enfoncer dans la forêt vierge, sans savoir même quel arbre de cette forêt ombragerait leur tombe.

Ils faisaient tous ces sacrifices surtout pour agrandir les possessions de leur roi, pour lui donner un empire sur lequel le soleil ne se coucherait jamais. Or, que voyons-nous aujourd'hui ? Presque toutes ces possessions, conquises au prix de tant d'efforts et de tant d'héroïsme, sont tombées en des mains étrangères. Pour fournir de l'argent à la Pompadour et à ses autres maîtresses, Louis XV a laissés s'échapper et passer à une nation rivale, le plus bel empire colonial qu'ait jamais possédé aucun peuple.

Il semble donc que, s'ils pouvaient revenir sur la terre, nos missionnaires, nos découvreurs, nos héros et nos martyrs français diraient : c'était bien la peine de nous exiler au milieu de peuplades féroces, d'endurer toutes les privations et toutes les fatigues, de nous exposer à tous les dangers, de sentir le froid, la chaleur et la faim, d'endurer les tortures les plus cruelles, de traverser les lacs, les savanes et les rivières, de franchir les montagnes ; et tout cela pour voir aujourd'hui ceux que nous avions pour adversaires jouir de nos travaux.

Eh bien, non : s'ils revenaient aujourd'hui parmi nous, ils ne parleraient pas ainsi. Pourquoi cherchaient-ils à étendre les possessions du roi de France ? C'est parce qu'il s'appelait *le roi très chrétien*, et qu'en travaillant à agrandir son empire, ils voulaient augmenter l'influence de la race française, étendre l'empire du christianisme et de la civilisation.

Et que voyons-nous aujourd'hui ? La civilisation et le christianisme achevent de pénétrer jusque dans les coins les plus reculés de notre continent. Ils ont traversé les grands lacs et atteint l'océan glacial arctique, ils ont franchi les prairies du Nord-Ouest et les montagnes Rocheuses.

Sans doute, la majorité de la population qui est répandue sur cet immense territoire est protestante et parle la langue anglaise. Mais les catholiques s'y comptent par millions, et leur nombre augmente tous les jours. Les quelques milliers de Français d'il y a deux siècles sont devenus un peuple qui s'étend de tous côtés et s'accroît d'une manière merveilleuse. La langue française est parlée au foyer de deux millions d'habitants, et elle est langue officielle dans la moitié de l'Amérique du Nord. Aurait-on osé rêver pour la race française de plus magnifiques destinées ?

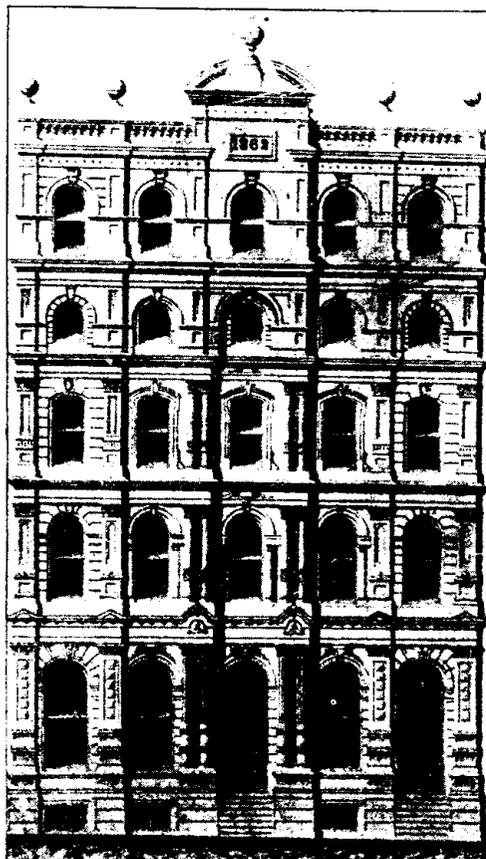
Si Cartier et tous les autres qui sont venus après lui, découvreurs, missionnaires, héros et martyrs pouvaient apparaître à la fête du 24 juin, il me semble qu'ils nous diraient : " Mes enfants, ce que vous avez fait jusqu'ici est très bien ; c'est magnifique, continuez ! "

F. LANGELIER.

## LA BANQUE JACQUES-CARTIER

On ne pourrait trop louer le Conseil d'administration de la banque Jacques-Cartier non seulement pour la prudence avec laquelle il dirige les opérations de cette institution, mais aussi pour sa vigilance constante : ce sont de sûrs garants de réussite que ces deux vertus. Que dirons-nous encore de la manière courtoise avec laquelle il agit envers les autres banques ? Evidemment, en finance, en commerce tout autant que dans les relations ordinaires et quotidiennes, la courtoisie, la vraie politesse qui consiste dans le respect de soi-même et, par là-même, dans le respect des autres, cette vraie urbanité facilite les affaires, en garantit souvent le succès.

Que le Conseil d'administration persévère dans cette voie ; qu'il soit toujours soucieux des intérêts de ses commettants ; qu'il soit énergique dans ses décisions concernant le bien commun, et il rendra de plus en



plus prospère, de plus en plus florissant le grand établissement canadien-français dont il a la charge. Mais que, de son côté, le commerce canadien-français n'oublie pas qu'il doit concourir à la prospérité de nos banques canadiennes.

Bref, cette institution-là comme beaucoup d'autres, démontre que notre race peut produire des financiers pouvant soutenir la comparaison avec ceux d'Albion.

Le local de la banque, depuis sa restauration, est un bâtiment des plus modernes. Nous en publions la jolie façade dans le but de rendre hommage à qui de droit.

Car ce superbe édifice fait grand honneur à l'esprit de progrès qui anime la direction actuelle de cette institution vraiment nationale.

## LES " BRINS D'AILE "

—Moi, opina quelqu'un de la compagnie, je n'y crois pas à ces pressentiments dont vous me rabattez les oreilles ce soir, comme à plaisir.

—Je suis un peu comme vous, approuva un jeune homme à la taille fièrement campée, auquel on avait paru peu faire attention jusqu'alors ; et pourtant il y a de ces choses qu'il est très difficile de s'expliquer : témoin l'aventure qui nous est arrivée à ma cousine Berthe et à moi il y a à peine un mois.

Toutes les têtes se tournèrent curieusement du côté de l'intéressant narrateur et les jeunes filles surtout

s'apprêtèrent à ne pas perdre une seule des paroles du beau garçon qui voulait parler.

—Une nuit, commença celui-ci, nous revenions tous deux d'une promenade à cheval du côté de la lande de Bruc. Il faisait une nuit superbe ; les étoiles brillaient au firmament d'un éclat inaccoutumé, tandis qu'une brise embaumée empruntant ses parfums aux fleurs de toute espèce parsemant la campagne, venait mollement nous caresser le visage. Nous respirions à pleins poumons cet air vivifiant, d'autant plus pur qu'il avait plu dans l'après-midi et que les émanations fraîches s'élevaient de partout ne nous avaient jamais semblé aussi délicieuses.

" Charmés des beautés de cette nuit idéalement douce, nous avons ralenti le pas de nos chevaux, et, sans parler, heureux de jouir en silence du calme grandiose répandu autour de nous, nous suivions, perdus tous deux dans nos pensées, le petit sentier qui traverse la lande.

" Nos chiens trottaient en avant de nous, s'arrêtant de temps à autre pour humer les senteurs pleines de douceur qui imprégnaient l'atmosphère.

" Il y avait déjà plus d'un quart d'heure que nous marchions ainsi silencieux, oubliant tout le reste pour nous laisser envahir par les charmes inconnus d'une belle nuit d'été, quand l'horloge de l'église de Pipriac se mit à sonner lentement les douze coups de minuit. Ces sons, pourtant bien connus de nous deux, semblaient avoir pris un accent si particulier, qu'il nous semblait n'avoir encore rien entendu de si doux jusqu'alors ; chaque heure en résonnant, se répercutait à l'infini dans les vagues d'éther environnantes, faisant l'effet d'une vaste harmonie, s'élevant tout à coup pour charmer nos âmes au milieu de la majestueuse nature. Nous avions machinalement arrêté nos montures, et tout naturellement, en nous rapprochant, nos mains s'unirent et se pressèrent. Nous buvions avec un bonheur indicible le plaisir de cette minute infiniment belle et douce. Le douzième coup sonna et mourut, de plus en plus faiblement répercuté par les multiples échos de la lande.

" Nous restions là, heureux sans trop savoir pourquoi.

" Pour mon propre compte, mon âme avait complètement abandonné l'endroit où nous nous trouvions, errant inconsciemment dans le vague pays des songes.

" Une légère pression de la main de ma compagne me rappela à la réalité.

" —Ecoute, dit-elle, n'entends-tu rien d'anormal ?

" Je tendis anxieusement l'oreille, et d'abord je n'entendis que le bruit de la brise frôlant les ajoncs et les genêts. Peu à peu, il me sembla percevoir un bruit sourd, inaccoutumé, du côté de la grand'route. Ce bruit ne m'était pas inconnu, et cependant je ne pouvais me rappeler exactement sa nature.

" Berthe, elle, se souvint :

" —C'est un mort que l'on transporte de ce côté, dit-elle tout bas avec un tremblement dans la voix.

" Allons-nous-en, Auguste, j'ai peur.

" Alors, à mon tour, je reconnus le bruit que nous entendions. Il était indubitablement produit par les roues d'une charrette auxquelles on avait enlevé les " brins d'aile " (\*) ; vous savez qu'on ne les retire que pour mener les morts à leur dernière demeure.

" Il n'était donc pas permis de douter ; malgré cela il me sembla étrange qu'on voiturât ainsi un corps mort au milieu de la nuit, surtout en un pays comme celui-ci, où les gens, trop superstitieux, osent à peine se promener de nuit, encore moins en compagnie d'un cercueil.

" J'essayai donc de rassurer Berthe, m'efforçant de lui faire comprendre qu'il était impossible que ce fût un mort que l'on menait ainsi en pleine rase campagne, à minuit.

" Mes remarques ne servirent à rien et il fallut illico rentrer à la maison, où ma cousine ne manqua pas de raconter, avec force commentaires, notre aventure nocturne.

(\*) Les " brins d'aile " étaient des sortes de plaques de métal placées aux moyeux des roues de charrette ; mobiliers, elles produisaient un bruit clair que l'on entendait de très loin ; elles servaient dans l'idée des paysans, à exciter les chevaux ou surtout les bœufs attelés à la charrette. On ne s'en sert plus de nos jours en Bretagne.

“ Le lendemain, au point du jour, voulant en avoir le cœur net, je me rendis à l'endroit de la grand'route où le bruit s'était fait entendre : aucune voiture n'avait passé après la pluie non plus que dans les champs avoisinants ; je rentrai très intrigué.

“ C'était dans la nuit du dimanche au lundi que nous avions entendu le bruit étrange. Quelle ne fut pas notre surprise, le mardi matin, en apprenant qu'à l'endroit précis où il nous avait semblé percevoir ces sons inaccoutumés, on venait de trouver un homme inconnu gisant dans son sang, frappé dans le dos d'un coup de couteau mortel : l'arme meurtrière avait été laissée dans la blessure. D'après le diagnostic donné par le médecin d'enquête, le malheureux avait dû être attaqué dans la nuit du lundi au mardi, entre onze heures et une heure du matin.

“ Dans le jugement qui suivit la capture de l'assassin, on apprit que celui-ci avait suivi sa victime le long des haies, en dedans des champs, et qu'au moment même où la nuit précédente nous avions entendu le bruit anormal d'une charrette sans “brins-d'aile,” il avait attendu jusqu'à ce moment afin de pouvoir accomplir son crime le plus loin possible de toute habitation.

“ Comme je le disais en commençant, je suis loin d'être superstitieux, et pourtant, je n'ai jamais pu m'expliquer d'une façon naturelle cette coïncidence extraordinaire. Je vous serais reconnaissant, je ne puis dire combien, monsieur le sceptique, conclut le narrateur en se tournant du côté du premier interlocuteur, si vous pouviez me donner la plus petite explication de ce fait.”



### POUR LES JEUNES FILLES

Cette époque de l'année est, entre toutes, la période bénie des joyeux hyménées : partout des cloches qui chantent, des fleurs qui embaument, des toilettes de fête qui réjouissent les yeux. Tous les jours on rencontre des cortèges pimpants, de jeunes épousées rougissantes sous leurs voiles blancs, des mamans un peu tristes, des pères graves, comme il convient le jour où l'on “ sacrifie ” sa fille.

La connaissance, ébauchée un jour d'hiver, dans un *five o'clock*, une soirée, un bal, complétée des maintes rencontres après la première, se termine ainsi tout naturellement.

Donc, aujourd'hui, suivons le vent qui souffle, et parlons mariage, ou plutôt parlons de vos futurs maris, mesdemoiselles.

Que sera-t-il, ce maître de vos destinées ? Je n'en sais rien ; mais je sais bien ce qu'il ne doit pas être.

Il ne sera pas un de ces petits jeunes gens qui portent avec grâce des cravates irréprochables, un smoking d'une coupe savante, grands clubmen devant l'Éternel, qui ne dansent pas parce qu'ils sont gens graves et s'ennuient gravement ; qui passent dans la vie en ne faisant rien parce qu'ils ne savent rien faire, et qui n'ont d'autre qualité que d'être les fils de pères intelligents, devenus riches parce qu'ils furent intelligents.

Il y a vingt-cinq ans, on pouvait encore, avec une jolie moustache, un bagout spirituel et une belle parenté, faire son chemin dans le monde. Ce n'est pas assez, aujourd'hui. Les conditions de la lutte pour la vie devenant chaque jour plus rigoureuses, il faut entrer dans la lice, cuirassé et casqué comme un ancien preux. Il ne suffit pas à un homme d'avoir de l'esprit naturel, il lui faut être instruit. S'il est vrai qu'on est d'autant plus homme qu'on a plus de science, autant de fois homme qu'on connaît de langues, un ignorant, un incapable n'est pas un homme complet.

Qu'importe donc que votre futur mari soit blond ou brun, grand ou petit, pauvre ou riche ? Si son regard est droit, parce que son âme est droite, son sourire

aimable et bienveillant parce que son cœur est honnête, ses manières réservées et discrètes parce qu'il est poli, bien élevé ; s'il est assez intelligent pour se tailler dans le monde une situation à sa mesure et pour, l'ayant trouvée, la garder ; s'il croit au bien, au beau, mettez avec confiance votre main dans la main de cet homme et agréez sa recherche. Vous serez heureuse.

Mais, diront peut-être quelques-unes de mes jeunes octrices, point n'est besoin que je choisisse pour maître un travailleur. Je suis riche et ne veux qu'un compagnon de plaisir.

La fortune, qui traîne après soi bien des soucis, réserve à ses élus quelques compensations. Elle apporte au foyer un élément de bonheur en enlevant les soucis matériels journaliers. Mais ce bonheur serait trop chèrement acheté par l'oisiveté. Si vous êtes riche, si vous épousez un homme riche, que ce ne soit pas un inutile. Qu'il fasse n'importe quoi : qu'il soit médecin, ne serait-ce que pour soigner gratis les pauvres de ses domaines ; qu'il soit ingénieur, musicien, peintre, fût-il peintre médiocre. Tout vaut mieux que le perpétuel *far niente*. Qu'il soit son propre intendant ; qu'il ait la manie des collections ; qu'il soit numismate, archéologue ; qu'il soit quelque chose, enfin, en attendant qu'il devienne quelqu'un.

Combien regrettent de n'avoir épousé qu'un roi à la mode, en arrachant à la faiblesse paternelle un consentement donné du bout des lèvres !

Et maintenant, mes chères amies, regardez autour de vous et, sans voir dans tous les jeunes hommes un mari probable, dites-vous que, dans la foule, se cache le mari possible. Sans rien affecter, montrez ce que vous êtes : honnes, simples, petites fées de foyer.

Quelle est celle de vous qui, ayant vingt ans, n'a jamais dit, comme la jolie Florine, la princesse du conte :

Oiseau bleu, couleur du temps,  
Vole à moi promptement.

MARIE CHAMRON.

### VIAUVILLE, PRÈS MONTRÉAL

(Voir gravure)

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur le magnifique panorama que présentent les riantes prairies de Maisonneuve, là où la perspicacité d'un homme de bien a vu, en rêve, s'élever la future cité de Viauville, pour admirer l'idée créatrice qui a présidé à cette superbe affaire. Nos lecteurs, quelque familiers qu'ils soient avec le site où s'élève Viauville, seront heureux de trouver réunis, dans la gravure que nous leur présentons, les deux aspects principaux de cette création du regretté C.-F. Viau : la vue qui se présente de la terrasse même de la résidence de feu M. Viau ; celle que l'on a du fleuve Saint-Laurent quand on descend sur un des nombreux bateaux le sillonnant chaque jour.

Tout est réuni pour faire de Viauville un véritable Eden ; c'est la campagne dans ce qu'elle a de plus attrayant, tout en permettant le transport à la ville, en quelques minutes, pour tous ceux y ayant des affaires.

C'est l'air pur du fleuve, c'est la vue splendide offerte de tous les points de cette localité privilégiée ; c'est enfin tout le confortable offert, ordinairement, par les installations déjà anciennes et que Viauville assure, dès aujourd'hui, à ceux qui vont y fixer leur résidence.

Belles avenues plantées d'arbres, jolies maisons en pierre, église, presbytère et toutes les améliorations que la science moderne met à la disposition des heureux de la terre ; eau pure, électricité, égouts, tramways desservant tous les quartiers de la ville.

Ajoutons que l'on peut obtenir tous ces avantages en acquérant des terrains à très bon marché et avec les plus grandes facilités, puisque moyennant 4 p.c. d'intérêt seulement, on peut en effectuer le paiement en huit années.

C'est le moment d'aller faire une promenade à Viauville, près Maisonneuve, là où les chars s'arrêtent ; de bien vous rendre compte de tous les avantages offerts et de vous assurer, dans cette localité sans rivale, une

superbe résidence à peu de frais, dans l'endroit le plus pittoresque, le plus salubre, le plus confortable de cette île de Montréal où abondent pourtant les superbes sites.

### BIBLIOGRAPHIE

*Les origines de la France Contemporaine*, par M. H. Taine, de l'Académie française.—Nouvelle édition, format in-16.—11 vol. à 3 fr. 50 (Hachette et Cie, Paris).

Volumes parus : 1re partie : *L'Ancien Régime* (2 volumes). 2e partie : *La Révolution ; L'Anarchie* (2 volumes). *La Révolution ; La Conquête Jacobine* (2 volumes). *La Révolution ; Le Gouvernement Révolutionnaire* (2 volumes).

A paraître : 3e partie : *Le Régime Moderne* (3 volumes). La publication sera terminée à la fin de ce mois.

### L'ALOUETTE

L'Alouette ne fait de mal à personne, si ce n'est à nos ennemis ; car elle détruit beaucoup d'insectes nuisibles. Pour sa peine, elle mange de notre ; mais ce n'est pas en grande quantité. Elle est fort jolie et chante d'une voix merveilleuse, en s'élevant très haut dans l'air. Elle tient compagnie au laboureur et le divertit par sa chanson. Aussi, j'aime beaucoup les alouettes. Lorsque j'en vois une marcher dans les champs à petits pas agiles, je la regarde avec grand plaisir, surtout si elle a une huppe sur la tête. Je ne voudrais pas lui faire du mal, ni l'effrayer, ni la mettre en cage. Une fois, j'en ai trouvée une toute petite, encore incapable de se nourrir et de voler. Peut-être qu'on avait tué sa mère. Je l'ai bien soignée chez nous, lui donnant à manger des chenilles, des vers, des œufs de fourmis. Dès qu'elle a été grande et forte, je l'ai laissée partir.

MAURICE BOUCHOR.

### CONSEILS PRATIQUES

*Le vernissage au blanc du bois de noyer.*—On prépare le bois en le frottant d'abord avec du papier de verre et en l'imbibant ensuite de vernis clair et d'amidon de froment. Après cela, on emploie encore une fois le papier de verre, puis on passe une couche de suif et on ponce avec la pierre ponce. Quand toutes ces manipulations sont terminées, on procède au vernissage en employant du vernis blanc. Si on veut obtenir la teinte tout à fait blanche, on ajoute du blanc de zinc au vernis.

*Nettoyage des burettes à huiles.*—Le marc de café chaud a la propriété de nettoyer les burettes à huile ; une fois introduit dans le flacon, on secoue vivement le marc dans tous les sens et la burette ne retarde pas à reprendre sa limpidité première, au détriment du marc qui s'empare de la graisse ; pour terminer, on rince et on lave ensuite la burette à grande eau.

*Pour les bouillottes.*—Pour empêcher le dépôt calcaire dans les bouillottes, il suffit de se procurer une coquille d'huître et de la laisser dans le récipient où on fait bouillir l'eau. La coquille absorbera tout le dépôt calcaire de l'eau et la bouillotte restera indemne.

### PARC SOHMER

Le Parc Sohmer, au début, a commencé avec deux attractions : quelle augmentation depuis ! Ainsi, cette semaine, il y aura une vingtaine de numéros variés : acrobates par terre et sur trapèze, troupe de ménestrels, ballets de grelots, ballets de Faust, danseuses écossaises avec “vèzes,” l'orchestre des Tziganes, etc.

Si vous voulez jouir de ce spectacle, allez tous les soirs au Parc Sohmer, et vous retournerez enchantés de votre promenade.



BEAUX-ARTS : UNE CONTEMPLATION



SOUS LA DIRECTION DE M. J. G. (MONTREAL)

UNE PERSPECTIVE DU LAC LABELLE PRISE DU CLUB

E. APRES LAVERGNE  
PHOTOGRAPHE  
360 RUE ST DENIS MONTREAL

LA PRISE DU CLUB

VIE DU CLUB PRISE DU LAC

### Assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque Jacques-Cartier

LE MERCREDI, 21 JUIN 1899

Étaient présents : L'hon. Alphonse Desjardins, président ; MM. A.-S. Hamelin, vice-président ; Dumont Laviolette, G.-N. Ducharme, L.-J.-O. Beauchemin, l'hon. J.-G. Laviolette, l'échevin Laporte, J.-G. Laviolette, M.D., J.-H. Wilson, J.-C. Beauchamp, représentant de la succession de feu l'hon. Chs Wilson, Dr A.-A. Bernard, F. Pauzé, L.-A. Bernard, J.-P. Lebel, O. Martineau, P. Garon, H.-H. Ethier, J.-E. Beaudry, S.-D. Joubert, J.-R. Laurendeau, Hubert Desjardins et autres.

Sur motion de M. A.-S. Hamelin, secondé par M. Dumont Laviolette, l'honorable Alph. Desjardins a été choisi à l'unanimité pour présider cette assemblée. Adopté.

Sur motion de M. L.-J.-O. Beauchemin, secondé par M. J.-P. Lebel, il a été décidé que les Messieurs suivants agissent comme scrutateurs : MM. J.-E. Beaudry et H.-H. Ethier, et que Monsieur Tancrede Bienvenu, gérant-général, agisse également comme secrétaire de cette assemblée :

#### RAPPORT DES DIRECTEURS

Le bureau d'administration a l'honneur de vous présenter son rapport des opérations de la banque durant l'année écoulée le 31 mai 1899 :

Balance au crédit du compte "Profits et Pertes" au 31 mai 1898.....	16,690.24
Profits nets de l'année écoulée au 31 mai 1899, déduction faite des frais d'administration, des intérêts sur dépôts et des montants de pertes.....	50,448.17
	<hr/>
	\$67,138.41
Moins attribué à :	
Dividende No 66 3 p.c. payé le 1er décembre 1898.....	15,000.00
Dividende No 67 3 p.c. payable le 1er juin 1899.....	15,000.00
Porté au Fonds de Réserve.....	15,000.00
Création d'un Fonds de Garantie.....	5,000.00
Balance au crédit des Profits et Pertes au 31 mai 1899.....	17,138.41
	<hr/>
	\$67,138.41

Ce tableau démontre que la Banque a maintenu en les développant, les opérations satisfaisantes que le rapport présenté l'année dernière vous avait déjà signalées. Le Bilan des douze derniers mois se solde donc par un bénéfice net dépassant dix pour cent (10 p.c.) après paiement complet des frais d'administration et ample déduction faite pour les pertes. Si les actionnaires tiennent compte de la compétition de plus en plus forte qui existe entre les Banques et qui a pour premier effet l'abaissement des taux d'intérêt et de commission, ils ne pourront manquer de se féliciter du succès avec lequel votre institution a pu faire face à la concurrence, puisque, ils reçoivent sur leurs parts un intérêt de six pour cent (6 p.c.) et que la sécurité de leur placement se trouve augmentée par l'addition nouvelle de \$15,000 au Fonds de Réserve, lequel s'élève maintenant à cinquante-trois pour cent (53 p.c.) du capital ; ils remarqueront également que nous avons cette année fait un apport de \$5,000 comme premier versement pour la création d'un Fonds de Garantie et qu'après ces diverses appropriations, il reste encore au Fonds Contingent la somme de \$17,138.41.

Nous avons profité de l'augmentation générale des chiffres de dépôts dans les banques, dans une proportion qui démontre que nous avons notre large part du patronage public, nos dépôts s'élevaient à la fin de l'année, à la somme de \$4,413,992.72, soit au delà de trois quarts de million de plus que l'année dernière à la même date.

Nous avons réalisé, dans le cours de cette année, le projet que nous entretenions de doter l'édifice de la Banque d'améliorations nécessaires pour utiliser avantageusement les étages supérieurs et alléger ainsi le

coût annuel de notre installation, nous avons tenu à maintenir le coût de ces améliorations dans des bornes modérées, tout en lui donnant le bénéfice des améliorations les plus modernes. Il nous fait plaisir de vous dire que comme résultat, nous avons pu louer tout l'espace disponible à un prix rémunérateur.

Le Bureau principal et les diverses agences ont été régulièrement inspectés, et nous n'avons qu'à nous louer du zèle, de l'activité et de l'intelligence avec lesquels notre gérant-général et les divers officiers de la banque ont rempli leurs fonctions.

(Signé) ALP. DESJARDINS,  
Président.

#### BILAN GÉNÉRAL DE LA BANQUE JACQUES-CARTIER AU 31 MAI 1899

<i>Passif</i>	
Billets de la Banque en circulation.....	\$ 475,336.00
Dépôts portant intérêt.....	3,596,751.77
Dépôts ne portant pas intérêt.....	817,240.95
Dû à des Correspondants de la Banque à l'Étranger.....	114,255.84
	<hr/>
Capital Payé.....	\$ 500,000.00
Fonds de réserve—Profits accumulés.....	265,000.00
Réserve pour rabais d'escompte sur billets à échoir.....	25,000.00
Fonds de Garantie.....	5,120.00
Profits et Pertes—Balance de profits disponible.....	17,138.41
Total, Capital et Surplus.....	812,258.41
Dividendes non réclamés.....	926.26
Dividende No 67 payable le 1er juin 1899.....	15,000.00
	<hr/>
	\$5,831,769.23

<i>Actif</i>	
Or et Argent.....	\$ 45,226.64
Billets de la Puissance.....	321,654.00
Dépôt au Gouvernement Fédéral en garantie de la circulation.....	24,000.00
Billets et Chèques d'autres Banques.....	329,015.22
Dû par d'autres Banques en Canada.....	14,043.22
Dû par d'autres Banques en Europe et aux États-Unis.....	19,587.07
Prêts à demande sur Actions et Débitures.....	327,706.57
Prêts à Corporations Municipales.....	362,964.00
Débitures du Gouvernement Fédéral et de Corporations Municipales.....	133,389.52
	<hr/>
	\$1,577,586.24
Billets escomptés courants.....	\$3,937,069.50
Billets en souffrance.....	41,943.50
Dû par des Succursales de la Banque en échange quotidien.....	19,587.48
Créances hypothécaires.....	38,034.29
Propriétés foncières.....	30,399.64
Édifices de la Banque, "Bureau chef et Succursale".....	130,000.00
Ameublement, coffres de sûreté, papeterie et autres valeurs.....	57,148.28
	<hr/>
	4,254,182.99
	<hr/>
	\$5,831,769.23

(Signé) TANCRÈDE BIENVENU,  
Gérant-Général.

Messieurs les actionnaires,

Ainsi que le dit le rapport des directeurs, la Banque a continué, cette année, le travail d'épure et de progrès que je vous avais signalé l'année dernière avec des résultats qui démontrent bien évidemment l'état général que vous présente Monsieur le gérant. Malgré l'extrême compétition qui existe entre les banques, votre institution a reçu sa part, puisque nous notons encore cette année plus de \$750,000 de dépôts qui

s'ajoutent à ceux que nous avons enregistrés l'année dernière en surplus. Cette compétition diminue nécessairement les bénéfices sur les opérations en général, il a donc fallu suppléer à cela par une activité et des ressources qui, je suis bien aise de le dire, n'ont jamais manqué de la part de votre gérant général et avec le capital minime comparé à celui des autres institutions, nous sommes en mesure de montrer une somme d'affaires égale à celle de plusieurs d'entre elles.

Je suis heureux de voir que vous êtes en aussi grand nombre aujourd'hui. C'est un indice que vous prenez de plus en plus intérêt à notre institution. J'espère que vous continuerez à montrer cet intérêt non seulement par votre présence à nos assemblées, mais par votre coopération active au dehors. Un groupe d'hommes d'affaires importants comme vous l'êtes, montrant ses sympathies et sa confiance envers la Banque Jacques-Cartier, ne peut qu'exercer une influence favorable dans le public et consolider dans son estime les relations de plus en plus importantes que nous entretenons avec lui. La Banque Jacques-Cartier, fondée dans le but spécial d'encourager et d'aider l'industrie et le commerce canadien français, n'a pas manqué à sa mission, et soit ici, soit dans les centres où elle a établi ses succursales, elle s'est toujours appliquée à donner à cette classe spéciale des intérêts canadiens toute l'aide que ses ressources ont mise à sa disposition, le talent qui nous a été confié n'a pas été relégué sur des tablettes, mais a été mis en pleine activité et a produit les bons résultats que nous constatons aujourd'hui.

Monsieur l'échevin Laporte, secondé par J.-R. Laurendeau, offre les remerciements de l'assemblée au président, au vice-président et aux directeurs, puis il ajoute qu'il lui serait bien inutile de faire l'éloge de ces messieurs, car ils sont tous très avantageusement connus du public en général, et la direction de la Banque ne pourrait être confiée entre meilleurs mains. Adopté.

M. A.-S. Hamelin, secondé par M. le Dr J.-C. Laviolette, propose que les remerciements de l'assemblée soient présentés au gérant général, à l'inspecteur, aux gérants de succursales et autres officiers de la banque pour les services qu'ils ont rendus pendant l'année qui vient de se terminer.

La motion ayant été unanimement adoptée, le gérant général s'exprime comme suit : " Je vous suis très reconnaissant, Messieurs, des remerciements que vous avez bien voulu voter au gérant général et aux autres officiers de l'institution. Je ne désire aucunement faire parade de notre zèle, mais permettez-moi de vous dire que la position que j'ai assumée en acceptant la charge de gérant général de votre banque, n'a pas encore été pour moi une sinécure, et quant aux autres officiers, il me fait plaisir de témoigner de leur dévouement et du zèle déployé par eux dans l'intérêt de la banque. Aucun d'entre vous peut-être ne s'imagine la somme de travail qu'il faut dépenser pour arriver à des résultats convenables, car les taux d'escompte et de commission diminuent tous les jours dans des proportions considérables. Messieurs du commerce ici présents, qui avez parfois besoin d'escompte, vous applaudissez peut-être à cette réduction des taux d'intérêt et de commission, mais en votre qualité d'actionnaires, veuillez vous rappeler combien grandes sont les difficultés pour les banques de suivre le cours de ces réductions et de présenter quand même des états de profits satisfaisants ; cependant, nous avons à nous féliciter de l'encouragement du public en général et avons raison de croire qu'avant longtemps nous aurons le plaisir de donner encore plus grande satisfaction à nos actionnaires.

Sur motion de Monsieur J.-P. Lebel, secondé par Monsieur le docteur A.-A. Bernard, l'assemblée procède à l'élection de Messieurs les directeurs, et à cet effet un seul bulletin est rempli et considéré comme contenant la décision de l'assemblée.

Le vote étant pris, Messieurs les scrutateurs présentent le rapport suivant :

Nous, scrutateur, dûment nommés à l'assemblée annuelle des actionnaires de la banque Jacques-Cartier, ce jour, déclarons les Messieurs dont les noms suivent,

élus directeurs de cette banque pour l'année courante: l'hon. Alph. Desjardins, MM. A. S. Hamelin, Dumont Laviolette, G.-N. Ducharme et L.-G.-N. Beauchemin.

L'honorable Alphonse Desjardins offre des remerciements aux scrutateurs et l'assemblée s'ajourne.

Les directeurs de la banque se réunissent immédiatement en assemblée spéciale, et il est procédé à l'élection du président et du vice-président. Monsieur Tancrede Bienvenu, secrétaire et gérant général, ayant fait le dépouillement du scrutin, sont déclarés élus: l'hon. Alph. Desjardins, président, et Monsieur A.-S. Hamelin, vice-président.

**AYEZ L'ŒIL, MESDAMES!**

Si la nouveauté, l'article frais et pimpant offert à petits prix peut faire la conquête de votre clientèle, le populaire et nouveau magasin J.-N. Brossard & Cie., comptera assurément des légions de nouvelles clientes.

Qu'on se le dise!

Il vaut réellement la peine d'avoir l'œil sur les alléchantes occasions de bon marché qui s'étalent présentement à tous les comptoirs de la maison Brossard.

Cette jeune maison jouit d'une vogue grandissante auprès des acheteurs en quête d'économies sérieuses.

C'est surtout le bon temps de lui faire visite.

**AVIS IMPORTANT**

*Il y a encore un grand nombre de familles qui sont sous l'impression que LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES ne fait que les enterrements de ses abonnés. Elles font erreur. La Société Coopérative de Frais Funéraires, au contraire, fait plus d'enterrements privés que d'enterrements d'abonnés; son roulement de première classe, son stock considérable et varié, et ses employés nombreux lui permettent de donner un service prompt et satisfaisant. Les prix sont à la portée de toutes les bourses.*

Bureau Central:

1756 Sainte-Catherine

Téléphones:

BELL EST 1235

MARCHANDS 563

**UNE PRIME POUR CHAQUE REPONSE EXACTE**



**PUZZLE**

Find Napoleon's Picture

Nous ne vous demandons pas un seul sou. Dans la vignette ci-contre se trouve le portrait de Napoléon. Trouvez-le et envoyez-le-nous, et à chacun de nos clients qui inter-prétera cette énigme correctement, nous donnerons un **BEAU BRACELET** sous forme de cœur fortement plaqué, comme la vignette.

En faisant cette offre merveilleuse nous ne désirons pas poser en bienfaiteurs publics. C'est simplement une transaction d'affaires afin de mettre en re les mains du public des paquets échantillons de **Phosphated Lime Fruit Powder**. Cette poudre est en paquets de 10 cents contenant chacun une quantité suffisante pour faire **dix verre de lime fruit cordial** — un breuvage des plus

délicieux, des plus satisfaisants et des plus agréables, et nous exigeons de tous ceux qui obtiennent un de nos bracelets, qu'ils distribuent pour nous, parmi leurs amis, 25 paquets échantillons.

Afin que nos marchandises ne tombent pas entre les mains de gens qui ne savent pas apprécier, nous exigeons que vous collectiez de chaque personne à qui vous laissez un échantillon, 5 cents, la moitié du prix de vente de ce dernier. Après avoir distribué les 25 paquets, envoyez-nous l'argent. Nous vous offrirons alors pour ce service, **tout à fait gratuitement**, en plus du bracelet que nous vous accordons en premier lieu, une **bague, intérieur en alliage, en or solide, très bien gravée, et à tous ceux qui nous enverront cette énigme trois jours après l'avoir vue, nous enverrons avec la bague, aussi gratuitement, une splendide Epingle de fantaisie, enre Tiffany ornée de vé. 1. tab es ruois, émeraude ou saphir**. Cette offre, pour plusieurs, pourrait paraître impraticable. A ceux-la nous disons qu'il vaut certainement la peine de s'en enquérir: vous n'avez rien à risquer, car nous ne vous demandons pas d'argent. Nous avons fait affaires à Toronto pendant 10 ans et nous n'avons jamais manqué de remplir soigneusement toutes nos promesses. Notre commerce est une entreprise légitime et payante et basée sur les principes de la coopération les plus avantageux, et conduit par des hommes d'expérience et habiles en affaires. Nous sommes assez clairvoyants pour avoir que plus les avantages que nous offrons seront grands, plus vite nos marchandises deviendront populaires, et nous sommes assez libéraux pour offrir des avantages qui stimuleront nos industries, lesquelles n'ont jamais été égalées par n'importe quelle compagnie similaire. Notre commerce est en tous points des plus honorables. Concernant notre responsabilité, adressez-vous à n'importe quelle agence mercantile. Nous vous demandons simplement d'interpréter notre gravure énigme et de nous envoyer votre adresse. Nous vous enverrons le bracelet et les 25 paquets-échantillons de Lime Fruit Powder franco par la poste. Distribuez les suivant les instructions et nous vous donnerons aussi la bague, intérieur en alliage, couverte en or solide, et l'épingle. Peut-on vous faire une offre plus équitable? Profitez de cette grande offre pendant que vous en avez la chance, ou d'autres découperont la gravure énigme, car il est tout probable que cette annonce ne paraîtra plus. Mentionnez ce journal

**TISDALL SUPPLY CO., - - 9 1/2 Rue Adelaide, Toronto, Ont.**

**NE CRAIGNEZ PAS**

Si vous avez la gorge sèche la poitrine brûlante et que vous toussiez, ne vous effrayez pas; quelques doses de *Baume Rhumal* suffiront pour remettre tout en ordre.

**POURQUOI S'OBSTINER?**

Lorsque vous toussiez, ne dites jamais cela se passera tout seul, mais achetez un flacon de *Baume Rhumal* et vous vous en trouverez bien.

**POUR CHAPELETS DES RR PP** Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste obliques, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

**LA MALADIE DU SIECLE**

La maladie dominante de la seconde moitié du XIXème siècle, la névrose, est le produit de cette vie à outrance qui emporte la génération actuelle la brûle jusqu'au sang, jusqu'aux moelles, qui désagrège les organisations les plus robustes, qui déséquilibre les nerfs, qui détraque les cerveaux par une surexcitation dépassant les forces humaines et qui, par conséquent, conduit à leur épuisement.

La névrose ou maladie du système nerveux a son origine dans l'appauvrissement du sang autrement dit, dans l'anémie.

La chose est facile à comprendre: le sang est le modérateur des nerfs. Lorsque le sang est riche et circule normalement, on ne sent pas ses nerfs; on ne sait pas même si l'on en a; mais, dès que le sang s'appauvrit, les nerfs deviennent excitables; à mesure que le système sanguin s'étiolé, le système nerveux se développe; plus les globules rouges du sang disparaissent pour faire place aux globules blancs, plus la constitution devient frêle et languissante, plus les phénomènes nerveux s'exaltent, et alors se produit dans l'organisme un cercle vicieux d'un danger extrême, puisque cette surexcitation, cette exaltation du système nerveux provoqué par l'appauvrissement du sang a pour effet d'entraver généralement les fonctions nutritives, c'est-à-dire de réparation.

La névrose offre des variétés et des degrés

infinis, et rien n'est plus commun que le dernier degré de ce malaise, qui n'est encore qu'une exagération du tempérament nerveux. Mais lorsque cette excitabilité s'aggrave, ces symptômes se multiplient, se généralisent, tout l'organisme ébranlé devient le théâtre d'accidents nombreux et souvent effrayants.

Assurément, quand cette maladie s'arrête au premier degré, cette sensibilité, cette impressionnabilité chez la femme est un charme de plus. Avoir ses nerfs, ses vapeurs, s'évanouir même peut avoir son utilité et rendre une foule de services, aussi la femme la moins nerveuse a-t-elle toujours ses nerfs quand ils lui sont nécessaires. Mais comme en se développant, cette arrosité peut produire des désordres graves et altérer sérieusement la beauté, il importe donc de remédier à cette indisposition, dès qu'en apparaissent les premiers symptômes.

Depuis 1835, les médecins les plus célèbres se sont livrés à des recherches et à des études sur l'anémie et sur la névrose ou maladie nerveuse, ils ont imaginé de nombreux traitements pour la guérison de cette affection d'autant plus grave qu'elle s'empare de notre organisme presque à notre insu, dans les débuts, pour ne se révéler à notre attention que lorsqu'elle a fait de grands ravages dans notre organisme. C'est encore à la Chimie, cette faiseuse de miracles, que nous sommes redevables en fin de compte du seul remède réellement efficace, nous voulons parler des *Pilules de Longue-vie* du Chimiste Bonard (1) qui ont pour effet de prolonger la vie et de conserver à la plus belle moitié du genre humain, ce qui constitue son charme le plus attrayant: la santé et la beauté.

(1) On trouve les *Pilules de Longue-vie* du Chimiste Bonard, dans toutes les bonnes pharmacies, 50c la boîte, 6 boîtes pour \$2.50. Dépôt principal, 22 rue St-Denis, Montréal. Adressez toute correspondance à la Compagnie Médicale Franco-Coloniale, Boîte de Poste 383, Montréal.

Aux Etats-Unis s'adresser à MM. G. Mortimer & Co., No 21 Central Wharf, Boston, Mass.

**DR BERNIER**

**DENTISTE**

60, rue Saint-Denis

**MONTREAL**

**PROFITEZ-EN !!**

C'est dans votre intérêt de profiter des

**Bas Prix Spéciaux**

auxquels nous vous offrons ces **Marchandises... spécialement** achetées pour continuer à donner à notre magasin, du **Ton**, du **Crédit**, de l'**Esprit d'Entreprise**.

**125 pièces Duck** bleu marin, il se lave très bien, magnifique pour costume, il vaut 15c. Prix spécial **6 1/2c**. Profitez-en.

Une **Balle de Coupons** Batiste croisée, toutes les couleurs, très large. Prix spécial **5c**. Profitez-en.

**Cachemire** noir, tout laine 44 pouces, valeur extra de 75c. Prix spécial **47c**. Profitez-en.

**200 pièces Dentelle**, très fine, très large, prix régulier 10c. à 40c. Prix spécial **4 1/2c**. Profitez-en.

**Savon** Castille "Suède" il vaut 8c. Spécial **3 1/2c**.

**Savon** Marbré "Paris" il vaut 12 1/2c. Spécial **7 1/2c**.

**Savon** "d'Acadia," de Larue & Cie, France. Spécial **4 1/2c**.

Tous ces savons sont incomparables pour la peau, les prix sont aussi incomparablement bas...

**UN JOB PARASOLS**

Parasols couleurs, noirs, soie, satin, brochés rayés, transparents, jamais vendus moins de \$1.75. Prix spécial **69c**. Profitez-en.

Profitez aussi du lot de parasols soie noire qui valent \$2.25 à \$2.75 pour **\$1.19** seulement.

**VIENT D'ARRIVER DE NEW-YORK**

Une caisse de **Jupes** de Toile, très bien garnies, patrons assortis, valeur réelle \$2.50. Prix spécial **\$1.23**. Profitez-en.

**J. N. Brossard & Cie**

1453 Rue Ste-Catherine

Coin Montcalm.

Tel Bell, East 757.

# VIAUVILLE PRES MONTREAL



PANORAMA DU BELVEDER DE LA RESIDENCE DE MR CH. T. VIAU.

## VUE PRISE DU FLEUVE SAINT-LAURENT.

A droite, feu Chs. T. Viau, fondateur de Viauville.

LA DERNIÈRE MESSE

Ce matin-là, ce fut avec un obscur sentiment de malaise que M. le curé Bonvisage se réveilla. Entendant vibrer, à travers un demi-sommeil, les dernières notes de l'Angelus : " Bon ! cinq heures et demie," pensa-t-il ; puis il regarda du côté du jour, et, ne pouvant distinguer à travers les lamelles des volets le temps qu'il faisait, il sauta vivement à bas du petit lit, courut plus qu'il ne marcha, pieds nus, sur le carreau rouge, fit sauter le crochet et, repoussant d'un coup les persiennes qui claquèrent le long du mur, resta immobile, devant la splendeur du paysage familier.

Un ciel de ces matins de juillet où l'azur a l'éclat d'un satin frais. Groupées autour du clocher de l'église, comme un troupeau, les maisons basses, là, sous la fenêtre. Au premier plan, le damier des champs striés de moissons jaunes et de moissons vertes, puis la plaine qui dévale avec l'alignement des vergers, le ruban gris des routes, les haies d'arbres droits, jusqu'au ruisseau qu'on ne voit pas, mais sur lequel une brume bleue ondule, et là-bas, tout là-bas, le fond vert des bois et des collines. Des oiseaux chantaient. Brusquement le soleil parut, et l'herbe mouillée étincela. M. le curé Bonvisage respira alors, avec la lumière, le parfum du calme paysage matinal, et devant cette gaieté du ciel, ce perpétuel travail de la vie, cette grande poussée continue des choses de la terre, il ressentit jusqu'au cœur une impression de tristesse.

M. l'abbé Bonvisage allait dire sa dernière messe.

A cette pensée, tout le clair tableau s'obscurcit pour lui, et, souffrant sans s'en rendre compte du désaccord ironique entre sa peine et la joie du décor ensoleillé, il se détourna du cadre de la fenêtre.

La petite chambre, avec ses murs nus, peints à la colle d'un vert d'eau, où trois images de sainteté faisaient pendant à un crucifix de plâtre orné d'une branche de buis, avec sa cheminée nue, décorée d'un coquillage sous-globe et de deux vases criards pleins de fleurs artificielles, lui parut froide, déserte et désolée comme sa propre vie.

Il regarda tristement le carreau rouge si jalousement frotté chaque jour par Ursule, la vieille servante despotique et grognonne, les fauteuils de tapisserie élimée, reliques du mobilier de famille, avec leurs carreaux de broderie jaunie, ouverts jadis par sa mère morte ; et lorsqu'il aperçut, à côté de celle de tous les jours, placée avec soin sur une chaise, sa soutane des dimanches, aussi luisante et rapée que l'autre, il ne put retenir ses larmes.

M. l'abbé Bonvisage, depuis vingt-cinq ans curé de Sainte-Flaive-aux-Loups, n'était pas aimé de ses paroissiens.

Il méritait de l'être. Nommé à la cure de ce village, la cinquantaine sonnée, il avait apporté à ses ouailles un esprit conciliant, un cœur apaisé. Rien n'avait prévalu contre les âmes butées de paysans brutaux et sordides. Grâce au voisinage de Paris, deux heures de train, ils étaient depuis longtemps tout imprégnés d'alcool, suant le lucre, durcis dans l'indifférence et la stupidité.

Après vingt-cinq ans de sacerdoce, vingt-cinq ans de vie personnelle admirablement pure de soins, de bonté de sacrifices, l'abbé Bonvisage, avec son dos maintenant voûté et ses cheveux blancs, était aussi méprisé qu'au premier jour. Et les petits garnements du catéchisme lui lançaient encore des boulettes de papier mâché, à l'exemple de leurs frères aînés. Garçons et filles, autant pour obéir à la tradition que pour satisfaire la méchanceté de leur instinct naturel, rivalisaient à qui se tiendrait le plus mal à l'église, ferait au curé la meilleure farce. C'est à tout cela qu'il songeait, le pauvre vieil homme, en endossant sa plus belle soutane. Le chagrin de son supplice injuste, subi en silence, s'aggravait encore à l'idée qu'il allait dire tout à l'heure à l'autel de Sainte-Flaive-aux-Loups sa dernière messe. On a beau souffrir des choses. Lorsqu'on vit au milieu d'elles depuis vingt-cinq ans, on s'y rattache par des liens invisibles.

Faisant craquer les marches de l'escalier de bois, il descendit lentement, traversa la salle à manger, où il

prit son bréviaire, resté sur le buffet avec ses lunettes, traversa la cuisine en saluant d'un triste :—" Bonjour Ursule," son vieux grenadier de servante, et pénétra dans le petit jardin.

Ses allées étroites, brodées de buis, se coupaient à angles droits, enserrant des carrés de légumes. Ici le feuillage en dentelles fines d'un champ d'asperges minuscule. Là, des choux énormes, orgueil d'Ursule ; plus loin, un plan de tomates objet des soins particuliers de M. le curé, qui cette fois ne leur donna pas même un regard. Les yeux fixés sur une page de son bréviaire, il allait et venait, de la grille couverte de vigne vierge au banc de pierre sous le tilleul ; mais les mots se brouillaient à travers le verre de ses lunettes, et, plongé dans une douloureuse rêverie, il n'avait pas lu la première ligne de sa prière accoutumée, lorsque Ursule lui cria du pas de sa porte : " Monsieur le curé, vous allez oublier l'heure ! "

Prendre sa calotte, ouvrir la porte de communication entre le presbytère et l'église, un signe de croix, traverser la nef où le bedeau allumait les cierges, une genuflexion devant l'autel, pousser la porte de la sacristie, M. l'abbé Bonvisage fit tout cela machinalement et ne fut rappelé au sentiment de la réalité qu'en apercevant dans une glace, devant lui, le visage reflété d'un enfant de chœur, le petit Mouchinet, qui en le suivant lui tirait la langue avec une horrible grimace.

L'abbé se retourna si violemment que ce cruel voyou trembla un instant pour ses oreilles, mais, vite rassuré en ne recevant du vieux prêtre qu'un douloureux regard de reproche, le jeune Mouchinet, imité par son camarade Buvard, affirma de nouveau son mépris en roulant ses yeux et tordant ses épaules plusieurs fois de suite avec une rapidité extraordinaire, tandis que sa victime ouvrait une armoire pour y prendre un surplis.

Lentement le curé prépara les ornements du culte. Penché sur le tiroir, où l'une sur l'autre étaient couchées les différentes chasubles, vieilles avec lui, il les regarda un instant avec mélancolie et choisit la plus fraîche, un damas d'or brodé de pivoines roses, ancien don de la duchesse d'Yvrande. Puis, quand il eut revêtu l'étole et le manipule, le vieillard fit ranger devant lui d'un coup d'œil les deux sales gamins, dont les pantalons trop courts dépassaient les dalmatiques rouges, empoigna d'un geste noble le calice recouvert du voilet et du voile, et redressant sous l'habit sacerdotal ses épaules courbées, le regard haut, la démarche grave, il entra dans l'église avec majesté.

Sans rien voir, sans rien entendre, il accomplit les premiers rites. La tristesse qu'il éprouvait à remplir pour la dernière fois l'office divin s'apaisait en lui peu à peu dans un grand sentiment de calme, de pardon, d'oubli. Lorsqu'il se retourna vers l'assistance, embrassant d'un regard cette réunion d'hommes et de femmes, indifférente ou hostile, ce fut sans arrière-pensée qu'il ouvrit ses deux mains pour la bénédiction et murmura avec ferveur les paroles sacramentelles : *Benedicat vos !*

Ce qui se passait dans l'âme du prêtre, peut-être ces brutes en comprirent-elles la tristesse et l'obscur grandeur, car à mesure que la messe se déroulait, plus de recueillement se fit, si bien qu'au moment du prêche, on eût entendu voler une mouche.

M. Bonvisage s'avança alors et, d'une voix tremblante d'émotion, fit à tous ses adieux en recommandant son successeur aux fidèles. Il pria qu'on lui pardonnât tout ce qui avait pu déplaire dans sa conduite comme il pardonnait tout le mal qu'on lui avait fait.

Puis, soulagé, sentant descendre en lui une douceur infinie, au milieu des bruits étouffés dans les mouchoirs, des chuchotements, des pleurs même de quelques uns, le vieux prêtre fit de nouveau face à l'autel. Se recueillant au plus profond de soi, tandis que la petite clochette tintait par trois fois dans le grand silence, il tendit vers le ciel avec l'hostie consacrée l'humble sacrifice de son âme, et lorsque après un moment, dans le carillon joyeux et le bruit des chaises remuées, il releva la tête, il sentit, le pauvre abbé Bonvisage, une joie sans amertume emplir son cœur allégé.

PAUL ET VICTOR MARGUERITE.

IL EST BON DE PREVENIR



— Une nouvelle toilette de soirée ! elle vous sied à ravir. C'est charmant...

— J'espère que vous le serez aussi lorsque vous en recevrez la note.

JEUX ET AMUSEMENTS

RÉBUS GRAPHIQUE

le V pape 2 la  
vite la T la chod IR.

CHARADE

Dans la musique on voit le Premier et le Deux ;  
Epouse fut le Trois d'un père des Hébreux ;  
Le Quatre est toujours gai, le Cinq nous vient de Chine,  
Et dans un five o'clock on l'offre à sa voisine ;  
Mais quant au Tout, ma foi, l'éviter, c'est le mieux.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE No 790

Enigme.—Oui.

Métagrammes.—Casque. Basque. Vasque. Masque.

La grande roue de Paris.—1<sup>o</sup> i, dé, nid, orge, usine, timbre, osselet, harneton, éteignoir, quenouille, tourterelle, conférencier ; 2<sup>o</sup> Don Quichotte.

GRAVURE-DEVINETTE



Où donc est allée la vieille hôtesse ? Nous ne pouvons attendre indéfiniment.

**CONSEIL AU BEAU SEXE**

Tout ce qu'on est convenu d'appeler le beau sexe, n'est pas toujours beau. En dehors d'une physiologie qui charme, il faut le teint clair qui reflète la santé, il faut le teint vierge de rousseurs, de poils follets, taches de toute nature. Combien de femmes seraient jolies si elles n'étaient affligées de ces choses, cependant si faciles à faire disparaître. Il suffit de s'adresser à un dermatologiste et la transformation s'opère comme par enchantement. Mme Geo. Tucker, un expert, obtient un immense succès en ce moment. Son institut est visité par un grand nombre de femmes qui, dans le but bien légitime de s'embellir, se soumettent au massage du visage qui sert à enrichir le teint. Quant aux poils follets, le Baume Magique de Cléopâtre ou l'Electrosis font leur œuvre bienfaisante comme par enchantement.

On peut écrire à Mme Tucker ou s'adresser à son institut, Nos 437 et 443 rue Craig à Montréal.

**Dr J. G. A. Gendreau**  
CHIRURGIEN-DENTISTE  
20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.  
Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.  
Tel. Bell: Main 2818.

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 rue Sainte-Catherine

**ARTICLES D'ÉTÉ**

Correspondant direct de tous les journaux français. •  
Supplément du Petit Journal, 3 cents franco partout, l'Exposition de Paris 1900, un fascicule par semaine, 15 cents. La Vraie Mode, la Mode Nationale, l'Echo de la Mode avec patron coupé, 5 cents. Dictionnaire Larousse, un fascicule par semaine, 13 cents. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris. Toute commande exécutée à trois semaines d'avis.—1

**La Banque d'Epargnes**

DE LA

Cité et du District de Montréal.

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars par action sur le capital de cette institution a été déclaré et sera payable à son bureau principal à Montréal, le et après lundi, le 3 juillet prochain.  
Les livres de transfert seront fermés du 15 au 30 juin prochain, ces deux jours compris. Par ordre du Bureau des Directeurs.

HY. BARBEAU, Gérant.

Montréal. 31 Mai 1899.

**Monuments Funéraires**

En Marbre et Granit. — Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières. — Tous Genres.

**J. Brunet, Côte des Neiges**

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

**Plumes et Duvet** et Articles de Literie de toutes sortes nettoyés et désinfectés à la vapeur et à l'air chaud. Ouvrage fait le même jour si on le désire. Plumes et Literie de toutes sortes au plus bas prix!



**Montreal Feather Co.**

476, Rue St-Laurent, Entre les rues Ontario et Sherbrooke.  
Tel. Bell Est 290.

Angle Ste-Catherine et Amherst

**ARCHAMBAULT FRERES**

Comme nous avons été les premiers à offrir les marchandises appropriées pour le printemps et l'été, il s'en suit tout naturellement que nous devons encore être les premiers à offrir ce qui nous reste de ces marchandises à

**GRANDE REDUCTION**

Un lot **MATINEES** Mousseline, à 50c, ces matinées sont bien faites, les couleurs sont appropriées pour porter avec n'importe quelle jupe.

Notre Gros Lot de Ruban (9,000 vgs) a eu un succès inouï, des lots de plusieurs pièces ont été vendus aux mêmes pratiques, tant les prix et leur qualité font fureur, il nous en reste encore quelques centaines de verges. Ne perdez pas cette bonne occasion d'acheter du beau ruban à la moitié de sa valeur.

Notre Grande Vente à Réduction n'a pas d'égard pour nos **PARASOLS** et nos **CHAPEAUX** garnis, dans ces départements elle fera des victimes des prix réguliers.

Mousseline pour Robe, nuances et dessins variés, dans tous les prix, 8c, 10c, 15c, 17c, 20c.

Un Lot d'Echantillons de Tapis, 1 1/2 verge de long, à 25c, 35c et 50c. **BRUXELLE**, 75c. Nous avons la frange pour faire de ces coupons des **RUGS** magnifiques.

Venez les voir.

Notre département **D'ETOFFES A ROBE** rivalise avantageusement avec ce qu'il y a de mieux en ville. Nos prix ne souffrent pas de comparaison, ils sont tellement réduits qu'ils sont inabordable pour les concurrents, ce qui les rend plus accessibles pour la pratique.

**ARCHAMBAULT FRERES.**

**Pour Véranda ou Pelouses**

Rien ne convient mieux qu'une de nos Berceuses ou Causeuses rouges ou vertes, que nous offrons à des bargains spéciaux depuis \$1.35.

**RENAUD, KING & PATTERSON**

652 rue Craig, Près Bleury. Succursale, 2442 rue Ste-Catherine Entre les rues Stanley et Drummond.

**Le Nouveau POELE A GAZOLINE**

**"INSURANCE"**

est le plus compliqué dans sa construction, et le plus facile à opérer. Son perfectionnement le rend absolument sans danger. Il est élégant, durable et très économique.

Demandez nos Catalogues.

**AMESSE & CIE**

Seuls Agents pour le Canada

1818 rue Ste-Catherine, Montréal. Tel. Bell Est 1535.



**La Silverine Nettoie et Lave Tout!**

Ne détériore ni le linge, ni les meubles, ni les prélatrs, ni aucun métal — Met les mains comme du satin — Rapide, hygienique et sans fatigue.

Tel. Bell Est 836.

**La Silverine Company, 1427, rue Ste-Catherine, Montréal**

UN REMÈDE INOFFENSIF

Bien des remèdes, au lieu de produire d'heureux résultats, ne font que nuire à la santé. Les prescrire, c'est condamner le patient ou la patiente à des souffrances terribles, inexprimables. Il faut donc, avant de prendre un remède, savoir s'il a été ordonné et composé par un médecin digne de ce nom et refuser, comme on refuse la fausse monnaie, tous ceux que viennent vous offrir de soi-disant médecins ambulants qui n'ont du médecin que le nom, sans les capacités. C'est surtout aux femmes que semblables remèdes causent du préjudice. Leur santé ordinairement plus délicate que celle de l'homme, se ressent plus vite et plus profondément du traitement que subit l'organisme; et si des remèdes nuisibles sont administrés à une femme malade, il est évident qu'en très peu de temps, elle sera conduite aux portes du tombeau. Le spécifique que le Dr J. Larivière vous offre, mesdames, ne peut être classé dans cette catégorie de remèdes. Il a fait ses preuves et les cures merveilleuses qu'il opère sont un sûr garant de son efficacité et de sa valeur. Essayez-le et vous serez convaincus. En vente dans toute les pharmacies.

— Les gants de Suède conservent et conserveront longtemps leur vogue. Les détaillants feront bien de ne pas négliger cet article, sous prétexte qu'il est de mode depuis un demi-siècle.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT  
FIEVRES — ÉPUISEMENT  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.  
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

Mme ALBERT PAGE

l'âge critique mettait sa vie en danger! Depuis huit ans elle endurait le martyre. Elle avait les jambes enflés et pouvait à peine marcher

N'oubliez pas que l'âge critique est une phase bien dangereuse dans la vie d'une femme et que, si elle ne se soigne immédiatement, elle ne saura plus tard se débarrasser du cortège d'inconvénients dont ce changement d'âge est toujours accompagné. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le grand remède pour toutes les maladies féminines et toutes les femmes souffrant de cette terrible maladie du "retour de l'âge," devraient se hâter de prendre ce remède qui a sauvé la vie à un si grand nombre de femmes. Lisez avec attention le témoignage suivant: "Je crois qu'il est de mon devoir de dire à toutes les femmes qui souffrent du retour de l'âge ce que les Pilules Rouges du Dr Coderre ont fait pour moi. Pendant 6 ans j'ai souffert de cette terrible maladie qui affectait tout mon système. J'avais l'estomac si malade que je ne digérais rien — battement de cœur, douleurs dans le dos, les reins, toujours étourdie, des chaleurs qui me montaient à la tête et m'affaiblissaient. J'avais une douleur si forte dans les pousmons que je ne pouvais lever les bras. J'étais engourdie et j'avais les pieds et les jambes enflés, tellement que je pouvais à peine marcher. Je ne faisais absolument rien et j'étais bien découragée. Je me fis soigner par plusieurs médecins et dépensai beaucoup d'argent et loin de prendre du mieux, mon mal empirait. Un jour, je vis sur un journal qu'une jeune femme malade comme moi avait été guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Cela ranima mon courage, je commençai de suite à en prendre et grâce à ce remède je suis guérie. Je fais mon ouvrage seule je mange et dors bien. Je recommande ce remède à toutes les femmes, ayant la certitude qu'elles seront guéries comme je l'ai été." Madame Albert Page, 395 rue St-Christophe, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre agissent sur toutes les maladies des femmes comme l'eau agit sur le feu — elles détruisent jusqu'au moindre petit mal. Elles rendent les femmes faibles fortes et les femmes malades en



MME ALBERT PAGE

santé. Pour prouver ce que nous disons nous avons des témoignages et des lettres de milliers de jeunes filles nous disant que les Pilules Rouges du Dr Coderre les ont sauvées d'une mort certaine, de jeunes et vieilles femmes nous expriment leur reconnaissance pour tout ce que les Pilules Rouges ont fait pour elles. Toutes celles qui souffrent qui ne prennent pas les Pilules Rouges du Dr Coderre sont coupables d'une grande négligence car elles savent parfaitement qu'elles sont le remède par excellence pour guérir toutes les maladies.

Quelle que soit votre maladie, ne vous découragez pas et ne cessez jamais de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, sans écrire à nos médecins spécialistes, car il arrive souvent que les Pilules Rouges du Dr Coderre ne guérissent pas parce qu'elles ne sont pas prises de la manière appropriée à la maladie. C'est pour cela que nous vous disons de consulter nos médecins.

Vous n'avez absolument rien à payer, tout ce qu'il vous faut faire, c'est de leur envoyer une description des symptômes qui vous font souffrir. Avec le plus grand soin, nos médecins étudieront votre maladie et vous répondront en vous disant tout ce qu'il vous faut faire pour vous guérir le plus vite possible. Adressées: DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL. Toutes les femmes qui préfèrent consulter nos médecins personnellement, sont invitées à venir tous les jours, excepté le dimanche, de 10.30 heures a.m., à 5 heures p.m., au No 274 rue St-Denis, Montréal. Consultations, avis et examens absolument gratuits.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINE, MONTREAL, CAN.

Grandiose  
Atelier de  
Photographie!

Maison Etablie  
en 1868.



Le nouvel atelier si moderne de H. E. Archambault devrait être visité de toutes les personnes qui s'intéressent aux choses artistiques.

C'est une merveille du genre. Cet atelier possède la Lumière la plus grande et la plus parfaite d'Amérique.

Spécialités Tous les Genres en  
Photographie Artistique  
et de Fantaisie.

ARCHAMBAULT  
No 2192 rue Notre-Dame.

LES MODES

— CHEZ —

LETENDRE & ARSENAULT

Notre "Salon de Modes" n'a jamais été aussi achalandé qu'il l'est cette année. Dès le commencement de la saison il nous a fallu augmenter notre personnel dans la confection, et au comptoir. Nous avons été particulièrement chanceux dans nos importations, ainsi que dans ce qui été confectionné chez nous. Le Gout, le Chic et les Bas Prix, tout a contribué à faire apprécier nos Modes et à les faire écouler rapidement.

Nous avons acheté ces jours derniers un Job de Sailors garnis qui ont toujours été vendus à \$1.25 et 90c, il nous faut les vendre au plus vite, et ils devront partir à 50c et 25c.

Un autre Job "Sailors" noirs garnis à 25c, c'est juste le tiers de ce qu'ils valent.

Un autre Job "Sailors" garnis toutes les couleurs, ces chapeaux ne sont pas de couleurs unies, mais de "Deux Tons," le prix du gros était de 50c, celui du Job est de 25c.

Un autre Job Chapeaux non garnis, ceux-là se vendront par quantité, tant le prix est minime, 10c.

Nous garnissons, sur ordre, à votre goût, un magnifique "Sailor," drapé avec du tissu de soie pour 75c et \$1.25.

Dentelle Voilette, pour draperie de "Sailors," valant de 75c et 65c, pour 50c et 40c.

Un Job de Fleurs à 10c, 15c et 25c.

Un Job de Ruban, uni et fantaisie, tout soie, nuances nouvelles, à 10c, 15c et 25c.

Plusieurs Chapeaux garnis qui ont subi une réduction extraordinaire.

Si vous avez besoin d'un chapeau de n'importe quelle description, sur-tout les Sailors garnis à 50c et 25. Venez au magasin qui fait une spécialité des Modes les plus nouvelles, à des prix les plus bas.

LETENDRE & ARSENAULT  
1493 Rue Ste-Catherine.

## HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilite, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

**PASTILLES Dr. JEAN**

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port  
Seuls dépositaires: **Cie Medicale du Dr. Jean**  
Adresser: B. Poste Boite 187, Montreal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Saint Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.

## Crème à la Glace

Machine "OHIO" à faire la crème à la glace. Machine parfaite, fonctionnant très rapidement. La seule machine pour faire la **velvetized cream**.

**Hamacs** Un choix superbe à bon marché.

Boyaux d'Arrosage

## L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT



★ VIN ★  
**ST-LEHON**

◆◆◆  
Naturel,  
Tonique,  
Stimulant.

◆◆◆  
En vente dans les  
meilleures phar-  
macies.

**LAPORTE,  
MARTIN  
& CIE,**

Seuls agents au  
Canada.

## Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A.

FERRISS, Etc., Etc.

## C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.

1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Dr Lussier en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur en tout ce que je connaisse et indispensable dans chaque famille.

Antoine Plante dit Sauvé,  
St Louis de Gonzague.

## Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie  
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal

## U. PERREAU

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

1882

80-11-07



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

## GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L.tée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

## 65c CORSETS d'Été en Net COURTS 4 agrafes, style français. 65c

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix:

Corsets Courts, 4 agrafes, Cachou et Blanc; Taille: 18 à 26; Moyens ou Longs, 5 agrafes, Gris ou Blanc; P.D. 85c

Corsets { D. & A. Tous les Corsets de 35 cts et plus le bout des aciers est rivé, ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs. Spécialité dans les hautes marques

de Corsets: — "P.N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 35c en montant.

Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 25c.

BON MARCHÉ.—Gants et Menottes, soie, taffetas, coton, pour Dames et Enfants, Prix: 10c, 15c, 25c et plus la paire. Spécial: Crème et Blanc. Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANGTOT, 152 RUE ST-LAURENT, Fabricants de Gants  
Tel. Main 3187, 1ère page du nouveau livre  
Avec Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50c et plus.

## HOTEL RIENDEAU

PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable  
Prix populaires.

TELEPHONES: BELL, MAIN 1603. MARHAND, 660.

Bureau de Télégraphe: Great North Western et C.P.R.

## Le Petit Windsor



Restaurant  
des Gourmets

101, RUE  
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.  
A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.

## "La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage  
au Canada, sans exception.

CIRCULATION

**66,451**

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

## Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert  
JULES PONY, Propriétaire

Le Petit Journal, .03c. L'Illustré National, 0.3c. La Mode Nationale, .05c. Le Petit Echo de la Mode, .05c. Le Journal Illustré, .05c. Le Journal des Voyages, .05 cts. La Science Française, .05 c. Les Annales Politiques et Littéraires avec supplément, .08c. La Lecture pour tous, .15c. La Photo-Gazette, .15c. Armée et Marine, .15c. L'Illustration, 20c. Le Panorama, 20c. Le Monde Moderne, 30c. Le Théâtre, 15c. La Revue des Deux Mondes, .65c. Le Figaro Illustré, (mensuel), 75c. franco chacun.



AVANT APRES

## Dentier Garanti \$5

Pont et Couronne en or,  
\$4.00 la dent.

Nous donnerons \$1000 de récompense à quiconque prouvera que notre travail n'est pas supérieur à celui pour lequel vous payez au moins le double.

## Institut Dentaire Canadien

395, rue Rachel, coin St-Denis  
TEL. BELL EAST 846

## Chaussures d'Été



Nous avons de fort belles chaussures dans le genre le plus nouveau.

Chaussures unies avec hausse de fantaisie.

Très "chic" et très populaire cet été.

Prix depuis \$1.50 et plus

## RONAYNE BROS.

2027 rue Notre-Dame

Coin Place Chabollez.

## LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi  
ABONNE. { Paris et Seine 50f 28f 14f  
MENT { Départements 56f 28f 15f  
Etranger.... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du Crédit Lyonnais et celles de la Société générale de France et de l'Etranger.



Quatre gardes nationaux entrèrent, gardant entre eux Alain — Page 35, col. 2.

# LA ROCHE-QUI-TUE

## DEUXIÈME PARTIE

### LE SERPENT MORD LA POUSSIÈRE

(SUITE)

Le comtesse Aude se dressa et interrompit le visiteur inconnu. Une angoisse faisait trembler sa voix.

— Monsieur, fit-elle, souffrez qu'avant de pousser plus loin cette conversation je vous demande, moi aussi, qui vous êtes. Nous vivons en un temps où les têtes ne tiennent pas sur les épaules. J'ai droit de disputer celle de mon mari à la mort. Ne m'en veuillez pas de vous poser cette question. Je mets à vous interroger la même loyauté qu'il a mise à vous répondre. Qui êtes-vous, Monsieur ?

Mapiaouank ne put pas se formaliser de cette légitime requête. Il s'inclina respectueusement devant la comtesse.

— Madame, rien n'est plus juste et plus naturel que cette prudence de votre part. Quand je vous aurai fait connaître ce que vous désirez savoir, il ne restera plus de doute dans votre esprit. Mais, avant de satisfaire à votre désir, je dissiperai vos craintes, en vous rappelant que vous êtes ici même les hôtes de la Kerret-ar-laz et que je fais partie de cette association. Et j'ajouterai à cette preuve un témoignage que vous

ne sauriez suspecter." Elle fit un signe, et Yves Le Braz, demeuré dans l'ombre par respect, s'avança sous la lumière des flambeaux.

— Yves, mon brave Yves ! s'écria la comtesse avec joie. Ah ! oui, vous avez raison, Monsieur. Je n'hésite plus.

— Vonic ! Vonic ! " cria une autre voix d'allégresse, celle du petit Robert, qui, repoussant sa chaise, venait de se jeter dans les bras du colosse.

Celui-ci, ému, murmura :

— Madame la comtesse peut croire tout ce que Mapiaouank lui dira.

— Mapiaouank ? " firent en même temps Aude et Roger, avec autant de curiosité que de stupeur.

Du fond de leur sombre asile, ils avaient entendu parler du mystérieux personnage, de "l'esprit" protecteur de la Roche-qui-Tue.

Ameline avait souri. La main tendue, elle s'avança vers les proscrits.

— Oui, Mapiaouank, fit-elle, et vous saurez tout à l'heure quel être se cache sous ce nom d'emprunt. Pour le moment, laissez-moi achever ma communication. Elle est indispensable à l'intelligence du reste de ce que j'ai à vous dire."

Et cette fois, sans attendre qu'on lui en renouvelât l'invitation, la jeune femme s'assit.

Elle reprit le dialogue interrogatif qu'elle avait commencé, afin d'exposer plus vite son intention.

— Alain Prigent de Bocenno a été arrêté hier et enfermé au fort Taureau, sans ordre judiciaire, sans motif allégué, sur le seul caprice d'un misérable dont le nom vous est connu, un étranger qui terrorise la Bretagne avec l'appui des pires ennemis de la France. Cet homme est celui-là que les populations fidèles ont voué à l'exécration publique comme traître.

— Killerton ! s'exclama la comtesse Aude, l'homme qui dirigeait les soldats le soir de notre arrestation ?

— Non, Madame ; car celui-là n'est qu'un faux Killerton, l'homonyme, la doublure, l'âme damnée du grand criminel qu'il s'agit de démasquer et que je démasquerai avec votre aide, comte de Plestin, s'il plaît à Dieu.

— Alors, demanda la comtesse, je me suis trompée en accusant l'autre, le faux Killerton, du crime abominable dont la rumeur est parvenue jusqu'à nous ? Car je lui ai reproché d'avoir assassiné sa femme, la comtesse Ameline de la Croix de Kergroaz, ma cousine.

— Vous vous êtes trompée, en effet, Madame, mais sur la personne du meurtrier seulement, non sur le crime, qui n'a été que trop réel. Le meurtrier véritable, celui qui a commandé l'assassinat d'Ameline de Kergroaz, se nomme en réalité Arthur, comte de Kergroaz, lord Killerton. C'est un gentilhomme félon qui, d'Anglais qu'il était, s'est fait naturaliser Français pour servir les intérêts de son pays d'origine et ceux de sa fortune propre contre sa famille d'alliance et sa patrie d'adoption.

— Comment savez-vous ces choses, Monsieur ? " demanda presque timidement le comte Roger.

Il avait hésité en prononçant ce mot " Monsieur " ; car, depuis qu'il voyait mieux son interlocuteur, il en devinait le sexe et la condition.

— Je vais vous l'apprendre, poursuivit Mapiaouank. Mais permettez que je vous rappelle encore d'autres souvenirs, car j'ai besoin de votre témoignage pour confondre le criminel et changer l'accusateur en accusé à son tour.

— Je ne vous comprends pas encore, fit galamment Roger, mais j'attends de vous la lumière.

— Comprenez donc tout de suite, Monsieur le comte de Plestin. Vous rappelez-vous la nuit de décembre de l'année 1789, il y a bientôt quatre années écoulées, où fut découverte sur vos terres, par votre garde-chasse Julot, une jeune fille enterrée vivante ?

— La morte en blanc ! " s'exclama Roger, tandis que la comtesse Aude jetait un cri sourd.

Mapiaouank se leva avec une souveraine noblesse. D'une main rapide elle déboutonna son manteau et défit l'adroit édifice de ses cheveux, qui ruisselèrent en nappes fauves sur ses épaules.

— Me reconnaissez-vous ? interrogea-t-elle d'une

voix émue. Je suis la morte en blanc de Plestin."

Et, se reprenant, implacable, avec la terrible majesté de la justice rayonnante sur son admirable visage :

"Je suis Ameline, comtesse de la Croix de Kergoaz, votre cousine, comtesse Aude. Il n'a pas dépendu de mon mari que je sois morte. C'est à vous, comte Roger, et aux Prigent de Bocenno que je dois d'être encore vivante. Pour sauver toutes les têtes innocentes que menacent l'ambition et la cupidité du misérable auquel je suis lié par un lien sacré, je veux livrer moi-même au bourreau la tête de mon mari."

Le 2 septembre 1793, le soleil se leva dans un ciel d'une édenique pureté.

Et ce matin-là, la petite ville de Roscoff fut remplie d'une activité extraordinaire.

Une foule énorme de paysans, de pêcheurs, de soldats et de marins s'y rendait par toutes les routes, et depuis Saint-Pol-de-Léon, dont l'astre naissant au-dessus des horizons de la rivière de Morlaix dorait le Kreizker géant, ce n'était sur les chemins, dans les sentiers, à travers les champs et les landes, que longues queues de voitures, de charrettes et de piétons.

Le pardon de St-Jean-du-Doigt et celui du Folgoët, les deux pèlerinages de Sainte-Anne, celui de la Palue et celui d'Auray, n'attirèrent jamais plus grande affluence de fidèles que l'annonce d'un grand drame imprévu n'amena de curieux à Roscoff.

Qu'allait-on voir ? qu'allait-on apprendre ? Aucun de ceux qui se hâtaient ainsi n'aurait su le dire.

On savait seulement que ce jour-là, le citoyen Thiard, secrétaire et représentant des délégués de la nation, venait en personne dans la pauvre cité de pêcheurs, flanqué d'une brillante escorte de cavalerie pour accomplir un grand acte de justice.

Et comme le prestige de l'uniforme et des chamarrures a toujours été grand sur les foules, la multitude s'était donné rendez-vous à Roscoff pour jouir du coup d'œil des soldats rassemblés autour du tout-puissant délégué.

Le citoyen Thiard, usant du privilège des potentats, se fit attendre par le peuple souverain et n'arriva qu'à midi, à l'heure réglementaire des repas officiels, pour s'asseoir au banquet que lui offrait la municipalité de Roscoff.

Les spectateurs, qui l'avaient vu passer en voiture escorté par trois cents hussards, le virent sortir de table à trois avec la mine réjouie d'un homme heureux auquel son estomac n'a aucune négligence à reprocher.

A cette même heure, un second cortège, moins brillant à la vérité, pénétrait dans la ville.

Le citoyen Arthur Killerton entra à Roscoff, entouré d'une dizaine de cavaliers à bonnet rouge, parmi lesquels figuraient l'ex-baron de Saint-Julien, aujourd'hui le citoyen Pinsard, le notaire Jorge Darros et l'anglais Ralph Gregh, ses acolytes.

Tous ces hommes, pourvoyeurs de la guillotine, louches surveillants et espions délégués, avait une vague inquiétude peinte sur le visage. Ils sentaient que les haines contenues dans la multitude se demandaient qu'à faire explosion et à assouvir l'âpre désir de représailles qui fermentait dans toutes ces âmes. L'esprit tendu acquiert la perception de ces choses.

Ce n'était pas tout.

Un bruit circulait dans la masse en ébullition qu'un navire de guerre allait entrer dans le port, amenant un prisonnier dont les juges, sans appel, allaient fixer le sort séance tenante. Si bien que Roscoff, qui ignorait encore la splendeur du triangle égalitaire, aurait peut-être, ce jour-là, la satisfaction de voir se dresser les bois de justice sur sa grande place et tomber la tête d'un traître.

D'aucuns assuraient même que la machine émancipatrice était venue de Brest dans un fourgon et qu'on l'avait déjà remise dans un hangar, dépendance de la maison commune.

Or le prisonnier attendu. Alain Prigent, était arrivé dès le matin, gardé à vue et porté, non par un vaisseau de guerre, mais par ce même trois-mâts, le *Sans-Culotte*, qui l'avait conduit au fort Taureau. Il était faux que la guillotine et le bourreau fussent dans les

murs de Roscoff, mais il était bien vrai qu'Alain jouait sa tête dans cette terrible partie.

Or, en même temps que leur chef, les gens de la Roche-qui-Tue étaient entrés dans la cité léonaise.

Ils étaient là en force, au moins trois mille, prêts à une action énergique si les jours d'Alain étaient menacés.

Et, en vérité, ils étaient redoutables. Qu'auraient pu contre ces hommes de fer les trois cents hussards de Thiard et les cinquante ou cent fantassins venus du fort Taureau ? Ils eussent été écrasés avant même de s'être mis en défense.

Thiard, d'ailleurs, était venu, confiant en ces hommes, sachant bien que ce n'était pas de ce côté que le péril pouvait naître pour lui. La menace suspendue sur sa tête, il la sentait aux mains du terrible Killerton, et c'était un féroce espoir d'abattre cet adversaire redouté qui l'avait conduit à prêter l'oreille aux communications qui lui avaient été faites par le chef de la Kerret-ar-laz.

Par exemple, il menait bien son jeu et n'entendait pas être berné. Appelé en qualité de juge par Alain Prigent, il ferait son devoir de juge avec d'autant plus de sévérité que son intérêt même lui dictait cette sévérité. Si Alain ne fournissait pas la preuve de la trahison de Killerton, ce serait lui, Alain, qui payerait pour le coupable. Thiard le livrerait sans miséricorde au ressentiment de son ennemi.

On avait donc déposé le captif dans une salle basse de la mairie, faisant l'office de prison.

Il n'était point enchaîné, n'étant encore que suspect, non prévenu. Ce serait au comte Arthur à dresser l'acte d'accusation, s'il ne passait pas lui-même au banc des accusés. Le dilemme était mortel et le vieux Madeuc avait eu raison de dire qu'Alain avait commis une grave imprudence en engageant une semblable partie. Deux têtes d'hommes en étaient les enjeux.

Et si l'impatience était au cœur des membres de la Confrérie, l'angoisse déchirait celui d'Ameline, accourue elle aussi.

Mapiauank était dans Roscoff depuis la veille au soir. Elle avait passé la nuit dans une auberge à la discrétion de la société, priant et pleurant aux côtés d'une autre femme en proie aux mêmes tortures morales, mais soutenue par la même espérance.

La comtesse de Plestin, en effet, laissant son fils à la garde de sa vieille nourrice dans les souterrains de Camaret, avait voulu accompagner son mari. Le voyage avait été assez heureux, malgré les mille périls qu'il avait fallu traverser pour le retour. Et, en ce moment, les deux femmes, anxieuses, attendaient le retour du comte, qui, accompagné d'Yves Le Braz, avait couru jusqu'à Plestin pour en rapporter les preuves matérielles indispensables à la généreuse tentative de la comtesse Ameline contre Killerton, en faveur d'Alain Prigent.

Frissonnantes, tremblant à chaque bruit, les deux femmes prêtaient l'oreille à toutes les rumeurs du dehors.

Car, dans le silence de cette petite ville endormie, le bâillement d'un chien, les pas d'un chat sur une gouttière, étaient entendus à distance.

Elles souffrirent ainsi, les yeux ouverts dans les ténèbres jusqu'à une heure après minuit.

"Mon Dieu ! soupirait la comtesse Aude, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, que le comte n'ait pas été reconnu, qu'aucun soupçon de ce misérable Killerton n'ait entravé leur marche ! Je ne crains pas pour moi, car mon sacrifice est fait depuis longtemps, mais pour mon fils, mon pauvre petit Robert, qui resterait orphelin et sans défense ; pour vous-même, Ameline, qui avez le droit d'espérer que Dieu se souviendra."

— Espérons, mon amie, répondait tristement la jeune femme, ayons confiance en son secours. C'est pour la justice que nous luttons et souffrons."

Une autre heure s'écoula dans les mêmes affres de l'attente. Les pauvres âmes à l'agonie n'avaient plus la force de prier.

Tout à coup, comme le clocher de l'église laissait tomber deux sons argentins à travers sa dentelle de

Pierre, un bruit de pas pressés monta de la rue. Ils venaient en hâtant et s'arrêtèrent devant la porte de l'auberge, dont le marteau résonna lugubrement.

Ce coup, si lugubre que le rendissent l'heure et les circonstances, n'en fut pas moins salué par un cri de joie des deux femmes.

"Ce sont eux !" s'exclama Ameline, qui ouvrit la porte de la chambre où elles se tenaient et se pencha, une lampe à la main, pour éclairer l'escalier.

La comtesse Aude, elle, était tombée à genoux et élevait son âme à Dieu dans un hymne de fervente reconnaissance.

Elle put entendre dans l'escalier monter la démarche de plusieurs personnes. Ameline rentra, précédant quatre hommes, dont l'un déposa sur un meuble un paquet de hardes assez volumineux. Celui-là, c'était Joël Gac, l'oncle de l'infortunée Marie-Ange, assassinée au lieu et place de sa maîtresse. Dans les trois autres, vêtus en paysans, Aude reconnut le comte, son mari, Yves Le Braz et le vieux garde-chasse Julot.

Roger baisa galamment la main d'Ameline en la saluant très bas, et lui dit :

"Vous le voyez, ma cousine, nous avons fait le possible pour vous servir. Dieu nous a protégés. Non seulement nous vous rapportons les vêtements de la morte en blanc de Plestin, mais j'ai pu vous ramener aussi les premiers témoins du drame. Les autres viendront d'eux-mêmes au procès."

— Merci, mon cousin, répondit la jeune femme, les larmes aux yeux. Il n'y a que Dieu qui puisse vous récompenser de votre noble action."

Et, suivie de la comtesse Aude, Mapiauank se retira dans une seconde pièce attenante à celle où les quatre hommes venaient d'entrer.

Un quart d'heure plus tard, elle rentrait, vêtue de la toilette encore souillée de terre qu'elle portait le jour de l'attentat et qu'on avait conservée au manoir de Plestin, comme pièce à conviction éventuelle, lorsque, le terme de l'exposition étant venu, le corps avait été couché dans la bière.

Elle subissait ainsi une véritable transformation.

Ce costume était celui, non d'une femme de condition, mais d'une suivante riche pour laquelle ses maîtres auraient eu des faveurs.

Ameline était vêtue de blanc des pieds à la tête. Jupe et corsage étaient faits d'une étoffe de laine très fine et très souple sur laquelle des appliques de faille, de velours et de dentelles dessinaient de riches arabesques. La coiffe et le col étaient de point d'Angleterre de la plus précieuse qualité. Des souliers à boucles d'argent décelaient la tenue d'une fille d'honneur invitée à un illustre mariage.

Ainsi se trouvait expliqué le mystère de cette toilette, qui avait si fort intrigué les assistants au moment de la découverte du crime.

Et les quatre spectateurs émerveillés, la comtesse Aude elle-même, admiraient cette beauté vivante qu'ils avaient vue morte couchée dans le cercueil.

"Me voici prête pour la vengeance," prononça Ameline d'une voix calme et résolue.

Elle se reprit, afin de rectifier le sens de ses paroles par les termes mêmes :

"Pour la justice. La morte sort du sépulcre pour accuser ses meurtriers et les dénoncer à la vindicte publique."

Son regard s'abaissa sur elle-même et sa blanche parure. Ses yeux se mouillèrent. Une larme tomba sur la collerette de dentelle.

"Pauvre petite Marie-Ange, murmura-t-elle. C'est elle qui est morte pour moi et qui dort sous mes vêtements dans les caveaux de Sainte-Anne."

— Vous n'êtes pas seule à vouloir la vengeance, madame, fit le vieux Joël Gac en étendant la main. Je poursuis le même but."

Et il ajouta avec une solennité grave où vibrait encore une vive douleur :

"Marie-Ange était ma nièce, madame la comtesse. Quand elle disparut, sa mère et moi l'avons maudite. Elle a dû me pardonner, du haut du ciel, cette malédiction. Mais je veux, moi, la réparer ; car la vieille mère, ma belle-sœur, est morte sans avoir su la vérité."

Ils se turent. La nuit s'écoulait rapide, et des lueurs pâles blanchissaient le ciel à l'Orient.

Tout à coup un son clair monta dans les airs, et les veilleurs recueillis s'aperçurent que leur veille finissait aux cinq coups de l'heure que suivirent immédiatement les tintements de l'Angélus. Une messe allait commencer à l'église, et les fidèles s'y rendaient déjà.

— Voulez-vous que nous allions prier Dieu, ma cousine ? demanda la comtesse Aude à Ameline.

— J'allais vous le proposer, Aude, répondit celle-ci. On ne voit point encore, nous passerons inaperçues.

— Que ferons-nous en attendant ? questionna le comte de Plestin.

— Oh ! nous, Monsieur le comte, dit Yvon avec un hochement de tête significatif, c'est autre chose. Nous allons descendre au port rejoindre les camarades. Ils seront trois mille à Roscoff aujourd'hui, et, pendant que les femmes prient, les gars préparent la fournée, car il faudra peut-être souquer ferme aujourd'hui et crocher dans les soldats bleus.

## VI

## CONFRONTATION

Dans la salle de la mairie où le Conseil municipal tenait ses séances, les deux délégués ennemis venaient d'entrer et se tenaient face à face. Ils avaient échangé des paroles de bienvenue et un tutoiement plein d'aigreur.

Autour de chacun d'eux se tenaient leurs fidèles. A l'entour les conseillers municipaux, le procureur-syndic, les divers magistrats de la justice, de l'administration, de la police, se pressaient, étudiant les physionomies sur les visages de ces deux hommes qu'ils savaient ennemis.

Par les fenêtres ouvertes on découvrait le port avec ses mâts et ses coques à sec, le jusant laissant la côte nue. A droite, c'était l'île de Batz indigente ; à gauche, jusqu'aux dernières limites de l'horizon du nord, la haute mer calme et bleue. Bleu était aussi ce firmament d'août.

En bas, au pied de l'édifice communal, les soldats, infanterie et cavalerie, au repos, formaient une ceinture paisible.

Et par delà, tout autour, dans les rues et sur les places, la foule grouillait, murmurante, susurrante, fatiguée d'une longue attente, se demandant ce qui se passait là haut, dans les salles de la maison de ville, où sa rumeur montait par bouffées, par rafales, avec le bruissement des flots.

Le citoyen Thiard, entré le premier, s'était assis dans un large fauteuil de cuir usé et médiocrement raccommodé.

A Roscoff, on n'avait pas pillé le garde-meuble royal, peut-être parce qu'il n'y avait pas de garde-meuble.

Ce Thiard n'avait pas l'air d'un méchant homme, et ne l'était pas. Gros et court, avec des larges pieds d'huissier, des mains rouges et une face plus rouge encore, un peu parent du Thiard qui avait réprimé l'émeute parlementaire de Rennes, il avait adopté la révolution française sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'il s'était violemment épris des théories de Jean Jacques sous le règne de Louis XV. Car le citoyen Thiard avait tout près de cinquante ans, et sans la révolution, n'eût jamais été qu'un assez doux philosophe doublé d'un doux poète.

Ceux qui le connaissaient l'estimaient. On disait qu'il avait déjà sauvé bien des têtes.

Aussi les jacobins des villes l'accusaient-ils de modération et s'efforçaient-ils de le faire destituer par les représentants.

Mais les représentants avaient besoin de lui, car il connaissait sa Bretagne comme pas un, et Jean Bon Saint-André, qui estimait les travailleurs, étant lui-même un travailleur infatigable avait toujours eu en lui un incomparable secrétaire.

Mais Jean Bon Saint-André n'était que délégué de la Convention et tous savaient qu'au-dessus de la Convention planait cet oiseau de proie sanguinaire, oiseau de nuit aux yeux perçants dans les ténèbres, qu'on nommait le Comité de salut public.

Or, le Comité de salut public avait, lui aussi, son délégué ou plutôt son agent secret, le terrible Arthur Killerton, ci-devant noble et étranger.

C'était donc entre Thiard et Killerton une lutte sourde et implacable, dans laquelle chacun d'eux avait ses avantages et ses partisans. Car, si l'Anglais avait derrière lui le Comité de Paris, il avait contre lui tout le monde, à commencer par les représentants, tandis que ceux-ci, comprenant bien que c'était eux qu'on visait à travers le débonnaire Thiard, soutenaient Thiard.

Mais il y avait entre les deux adversaires une différence capitale qui était toute à l'avantage du premier.

Killerton, qui était un scélérat, était brave ; Thiard honnête homme, était un lâche.

Un scélérat brave peut être parfois généreux, un honnête homme sacrifie tout à son propre intérêt.

Ils étaient donc là tous les deux face à face, dans la salle du Conseil municipal, et les rumeurs de la foule houleuse parvenaient plus impatientes et plus tumultueuses à leurs oreilles. L'espèce de somnolence qui appesantissait les membres et le cerveau du citoyen Thiard était due sans doute, aux vapeurs des vins ou autres boissons alcooliques que le banquet de la ville lui avait fait ingurgiter.

Brusquement le délégué tressaillit et se leva de son siège, comme s'il eût reçu un coup de fouet dans les jambes.

Quatre heures sonnaient à l'horloge de la maison commune, et il venait de se rappeler que le rendez-vous fixé par Alain Prigent était à cinq heures.

Par bonheur, Alain Prigent n'était pas loin. Celui qui avait librement invité le délégué à se rendre à Roscoff pour recevoir la preuve flagrante d'une trahison était présentement prisonnier et tenu sous bonne garde dans l'une des salles voisines.

Thiard pensa donc que le moment était venu de faire entrer le chef de la Kerret-ar-laz.

Il fixa un regard passablement aigu sur les traits d'Arthur Killerton, tranquillement assis à l'autre bout de la salle.

— C'est toi, n'est-il pas vrai, citoyen, demanda-t-il, qui as fait arrêter l'homme au rendez-vous duquel je suis venu aujourd'hui ?

— C'est moi en effet, citoyen, répondit effrontément l'Anglais.

— Et tu l'as fait de ton autorité privée, sous ta responsabilité, sans en avoir donné avis aux représentants du peuple ?

Il prononça ces derniers avec emphase et solennité, comme s'il avait voulu se donner du courage.

Killerton ne fut pas dupe de cette emphase et paya d'audace.

— De mon autorité privée, tu l'as dit, citoyen Thiard, en vertu des pouvoirs illimités que me donne mon mandat. Les représentants font ce qu'ils veulent. Je n'ai pas à les consulter sur ma propre conduite ; j'aurais plutôt à leur demander des comptes.

— Et sans doute, reprit le délégué, qui déjà avait baissé le ton, tu as eu des motifs sérieux pour faire arrêter cet Alain Prigent ?

— J'avais des motifs, et j'en ai encore que je ferai valoir en temps opportun.

— Fort bien. C'est donc à toi de donner l'ordre qu'on introduise ici le détenu, afin que je puisse connaître le motif de sa convocation.

Killerton ne se fit pas prier. A son tour il se leva, et, se tournant vers l'un des officiers de la suite de Thiard :

— Dites que l'on amène sur-le-champ le prisonnier du fort Taureau qui a osé déranger inutilement le citoyen Thiard.

Quelques secondes d'un silence pesant suivirent. Puis au bruit des chuchotements, quatre gardes nationaux au port d'armes, la baïonnette au canon, entrèrent, gardant entre eux Alain sans fers, mais sans armes et la tête nue.

En ce moment une poussée tumultueuse se fit du dehors. Un flot de peuple, des hommes et des femmes, se bousculèrent dans la salle.

— Qui laisse entrer ces gens-là ? interrogea Killerton, les sourcils froncés.

— Ces gens-là, citoyen, cria une voix dans la cohue, ont le droit d'entrer à toute heure dans la maison commune. C'est la loi.

Ainsi vertement rappelé au sentiment de l'égalité, le gentilhomme félon n'osa point rechercher qui lui donnait cette leçon.

Il y avait là deux ou trois cents personnes, des hommes surtout, aux dehors de marins, des athlètes aux visages bronzés, aux membres énormes, et Killerton se demanda s'il n'avait pas vu quelques-uns de ces gens-là, quatre jours plus tôt, à la clarté des torches, à Brignogan.

Il se retourna et jeta par la fenêtre un regard sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

La place était noire de monde. Une foule compacte, entièrement composée de paysans, de matelots, de pêcheurs, l'encombraient. Dans les rues avoisinantes, l'affluence était égale. Et dans cette mer de têtes énergiques et de torses puissants, les soldats de l'escorte, rejetés contre les murs, enveloppés, étouffés en quelque sorte, ne pouvaient bouger pour tenter un dégagement.

Quelques chevaux de hussards, plus ombrageux que les autres, s'agitaient, rendus nerveux par l'approche de cette marée humaine.

Un d'entre eux se cabra à moitié. Dix mains vigoureuses le retinrent par le mors et par les naseaux.

— Retiens ta bête, mauvais soldat ! interpellait violemment un des hommes au suroit de bure qui maintenaient l'animal.

Et le "mauvais soldat," un jeune conscrit encore timide, dut faire reculer l'animal jusqu'au mur de la mairie.

Ce que voyant, la foule, plus exigeante, réclama la retraite de tous les chevaux qui pouvaient causer des accidents.

L'officier monta dans la salle où se tenaient les délégués.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il à Thiard.

Et Thiard, enchanté de donner un ordre à des militaires, ravi d'ailleurs qu'on l'eût consulté seul, à la barbe de Killerton, répondit :

— Il y a une cour assez spacieuse derrière l'édifice, qu'on y place une vingtaine de cavaliers. Les autres peuvent aller faire un tour en ville s'ils le désirent. J'octroie la même permission aux grenadiers de la garde nationale.

Et il conclut par une phrase que le général Déchelle, qui s'illustrait en ce moment-là en Vendée, n'eût pas désavouée, et dans laquelle on retrouvait l'écho des creuses harangues de la Convention aux mauvais jours où la populace envahissait ses séances et, tout récemment encore, dans les terribles journées du 31 mai et du 2 juin, qui avaient vu la chute des Girondins :

— Le peuple nous gardera.

Cette phrase-là, le citoyen Thiard la prononçait à dessein. N'avait-il pas sa popularité à ménager ?

Il faut croire que le peuple avait d'excellentes oreilles, car la phrase lui parvint avec la vitesse d'une trainée de poudre.

Une immense clameur éclata au dehors, qui fit trembler les vitres de la salle et blémir les joues des compagnons d'Arthur de Kergroaz.

— Vive Thiard ! vive le délégué patriote ! Vive l'ami du peuple !

L'ami du peuple ! Le cœur de Thiard se gonfla à crever. L'ami du peuple ! C'était le titre qu'avait reçu Marat, ce Marat que Charlotte Corday avait poignardé un mois et demi plus tôt. Et qui pouvait se vanter d'être plus populaire que Marat ?

Le peuple redoublait ses cris. Maintenant, il réclamait son idole. Thiard, que ce vacarme assourdissait, dut se montrer à une fenêtre. Ce fut du délire. On hurla, on rugit, on miaula. Tous les cris de la nature servirent à traduire l'enthousiasme de la foule.

Le délégué fit un geste pour réclamer le silence, et, quand il l'eût obtenu, il harangua d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Citoyens, frères, mes amis, je vous demande de ne plus crier. Nous faisons ici de bonne besogne. Nous travaillons pour la patrie, vous pouvez vous en

assurer, vous pouvez tout entendre et tout voir."

C'était inviter la foule à pénétrer dans la salle des séances. Elle ne s'en fit pas faute.

Au fond, Thiard n'était pas fâché d'établir sa supériorité sur Killerton en l'écrasant sous le poids de sa popularité.

"Diable ! fit le citoyen Pinsard de Saint-Julien, qui s'était approché de celui-ci, sais-tu que ça se gâte pour nous ?"

Killerton ne répondit pas, mais il caressa ostensiblement le pommeau de son sabre et la crosse de ses pistolets.

Il venait de remarquer, en effet, que dans un coin de la salle s'étaient placés une dizaine d'hommes dont il était devenu le point de mire. Et il avait la conscience d'avoir déjà rencontré quelque part ces yeux allumés et ces torses d'hercules.

Cela l'avait fait pâlir un peu. Si brave qu'on soit, on a parfois la conscience de son impuissance absolue, et, dame ! il est permis d'avoir peur.

Killerton songeait que toute cette mise en scène convenait merveilleusement à l'un des drames populaires si fréquents à cette terrible époque. Ils se remémorait tout ce qu'on lui avait dit de l'occulte pouvoir d'Alain Prigent, prisonnier volontaire, et de sa popularité, bien autrement sincère et efficace que celle dont le citoyen Thiard venait d'avoir l'illusion. Et il se demanda s'il n'avait pas fait une irréparable sottise en venant à ce rendez-vous.

Mais il n'eut pas le loisir de pousser plus avant ses méditations. Le drame, c'est-à-dire l'interrogatoire d'Alain, commençait.

"Citoyen, débuta Thiard d'une voix qu'il s'efforçait de rendre rude, lorsque tu me convoquais en ce lieu, tu avais la qualité d'homme libre. Aujourd'hui, tu te présentes en prévenu de droit commun ou en suspect de pacte avec les ennemis de la nation. Laquelle de ces deux accusations reconnais-tu fondée ; car, pour ma part, je les énonce simultanément sur la foi du citoyen Killerton ?"

L'ex-lieutenant de vaisseau de la marine royale répondit fièrement :

"Je n'accepte ni l'une ni l'autre de ces accusations, citoyen, et je défie qui que ce soit d'alléguer une seule charge contre moi, soit contre le citoyen, soit contre l'homme privé. J'ai été arrêté au mépris de toute justice et de toute légalité, sans la production d'aucun mandat judiciaire."

Thiard subit l'influence de cette hautaine déclaration avec d'autant plus d'intensité, qu'un murmure sympathique courut dans l'auditoire.

Il se tourna vers Killerton, qu'il interrogea des yeux, n'osant le questionner de vive voix.

Mais l'ancien gentilhomme voulut encore payer d'audace et n'hésita pas à répliquer d'un organe insolent :

"J'ai fait arrêter cet homme, je le répète, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire. Je ne crois pas devoir produire avant l'heure, et devant lui surtout, les griefs trop fondés que je possède et les motifs que j'ai eus de m'assurer de sa personne."

Un sourd grondement bruit dans la foule. Les compagnons d'Arthur verdirent et, lui-même changea de couleur.

Mais il voulut tenir tête à l'orage et faire bonne contenance quand même. Il cria rudement :

"Qui donc se permet de blâmer mes paroles, de manquer de respect à la loi, dont je suis la représentation vivante ?"

Cette apostrophe métaphorique eut le don d'apaiser les rumeurs. Mais Killerton, en défiant la foule, vit arrêtés sur lui des regards si noirs, qu'il comprit que la peur ou le respect n'étaient pour rien dans cet apaisement.

On sentait les colères s'amoncèler et l'atmosphère se saturer de ce magnétisme des foules qui précède les tourmentes populaires.

Mais ce fut Alain Prigent qui fournit la véritable réplique.

"Citoyen Thiard, reprit-il, bien que je sois prisonnier sans motif, par ordre du citoyen Killerton, ici présent et en vertu du pouvoir illimité qu'il vient

d'invoquer, je n'ai pas les mêmes raisons que lui de taire mes propres griefs. Or, voici que la demie après quatre heures vient de sonner, et c'est à cinq heures que doit se produire le fait qui confirmera mon accusation.

— Exprime donc cette accusation et fais connaître qui tu accuses," interrogea un peu timidement Thiard.

Une crainte imprécise l'envahissait progressivement. Le peu que lui avait déjà révélé le chef de la Roche-qui-Tue lui avait permis, sinon de deviner complètement, du moins d'entrevoir la nature de l'accusation et la physionomie de l'accusé.

"Je vais le faire," dit Alain Prigent avec une gravité solennelle qui impressionna vivement l'assistance.

Maintenant toutes les rumeurs avaient pris fin. C'était un silence si profond, si dépourvu de vie qu'on l'eût dit émané d'une tombe. Il semblait que les poitrines eussent cessé de respirer et le cœur de battre.

Alain se retourna entièrement vers Arthur de Kergroaz. Ses yeux fixés sur l'Anglais ne le quittèrent plus.

"Citoyens, commença-t-il, parlant plus encore pour l'auditoire que pour le délégué Thiard, vous savez tous que depuis six mois une flotte anglaise rôde dans ces parages, surveillant de loin nos côtes sans oser les approcher, capturant ou brûlant nos barques, tuant nos hommes, fermant la mer à nos vaisseaux."

Un rugissement éclata dans l'auditoire. La foule, impressionnée par cet exorde, jeta ce cri de haine :

"Nous le savons tous, Alain Prigent. Concluez avec nous : Mort aux Anglais !"

Et ce cri : "Mort aux Anglais !" circula, chargé de colère et de haine, de bouche en bouche, de rang en rang.

Killerton sentit un souffle glacé couler dans sa moelle.

Il n'y avait pas de respect dans cette foule ; il ne devait pas y avoir de crainte.

"Or cette flotte, signalée depuis six mois, n'a jamais atterri. Savez-vous pourquoi, citoyen Thiard ? poursuivit Alain.

— Bravo ! Parle toujours, Alain de Bocenno ! prononcèrent dix voix énergiques ; parle, vaillant homme, bon Breton !"

Alain n'avait pas besoin d'être encouragé. Il détournait un instant ses regards de Killerton pour les reporter sur Thiard. Il vit celui-ci tout regaillardir, un vague sourire sur les lèvres, heureux de se sentir soutenu par l'élément populaire dans sa rivalité.

"Voici pourquoi la flotte anglaise n'a point atterri, continua Alain. Toutes les semaines, un homme de ce pays, un traître, sortait d'un point quelconque de la côte et portait un avis à l'escadre des Saxons. Le dernier avis était celui d'envoyer aujourd'hui même une de leurs frégates en vue de Roscoff. Il doit lui être fait signe du haut du clocher. Le clocher est gardé, mais la frégate n'est pas avertie. C'est elle qui va paraître tout à l'heure à l'horizon."

Il étendit la main vers celle des fenêtres par laquelle on découvrait la mer.

Un frémissement continu secoua l'assistance et tous les yeux se dirigèrent vers la croisée cherchant à voir au dehors.

Le fait criminel était dénoncé. Il restait à dénoncer le fauteur. Alain ne garda aucun ménagement.

"Citoyen Thiard, déclara-t-il d'une voix éclatante, l'homme qui portait la nouvelle aux Anglais est un ancien matelot appelé Balahic. Celui qui lui transmettait le message se nomme Ralph Gregh, et le chef de tout ce complot c'est le citoyen Arthur de Kergroaz, ci-devant lord Killerton.

Un rugissement jaillit de cent poitrines. En un clin d'œil les soldats furent débordés, et les spectateurs se ruèrent sur le groupe formé par le délégué spécial du Comité de salut public et ses acolytes. Vingt bras se levèrent sur leurs têtes.

Killerton était debout, très pâle. Mais il était brave. Il se tint debout, les bras croisés, défiant, presque provocateur.

"Citoyen Thiard, acheva Prigent, je n'ai pas à t'enseigner ton devoir. Tout ce que j'exige, c'est

qu'on me donne les mêmes juges qu'à cet homme."

Thiard ne répondit rien. Sa situation était délicate. Jamais fait pareil ne s'était produit : un prisonnier dénonçant son juge.

Il était difficile au secrétaire des représentants de prendre une résolution en pareil moment. Tout homme eût été embarrassé en pareille situation. Combien plus ne devait pas l'être un personnage d'aussi ondoyante volonté que le citoyen Thiard !

Cependant Killerton souriait, malgré sa pâleur. Les faits articulés par Alain étaient précis, trop précis même. L'accusé allait en profiter.

"Citoyen Thiard, répondit-il audacieusement, je requiers que cet homme soit remis entre mes mains ou réintégré dans la prison. L'odieuse accusation qu'il vient de diriger contre moi est un simple roman. C'est une nouvelle charge qui s'ajoute à toutes celles qui pèsent sur lui. Il aura à en répondre. La frégate anglaise dont il annonce la venue ne paraîtra pas.

Thiard releva brusquement la tête. Il avait recouvré sa décision. Regardant en dessous son rival, il lui demanda :

"Qu'en sais-tu, citoyen Killerton ?"

La question venait à point, logique, embarrassante. Killerton se mordit les lèvres trop tard. Mais il répondit d'un air dégagé :

"Ce que j'en sais, c'est que toute cette histoire de frégate et de trahison a été inventée par ce coquin. J'ai donc le droit..."

Il s'interrompit. Le premier coup de cinq heures vibra au clocher de la Cathédrale.

Toutes les bouches suspendirent leur respiration, le geste commencé ne s'acheva point, jusqu'à ce que les cinq notes d'argent se fussent détachées du clocher.

Et le même silence, la même immobilité durèrent jusqu'à la répétition de la sonnerie.

Les regards se portèrent sur l'horizon avec une intensité capable de faire apparaître instantanément le phénomène attendu.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix, puis un quart d'heure. Les visages s'allongèrent. Le front de Thiard s'assombrit.

Rien ne surgissait sur l'océan. Aucune autre voile ne s'y montrait que celles de bateaux pêcheurs.

Killerton triomphait. Il avait eu le temps de se ressaisir. Alain avait pâli à son tour.

"Je t'avais bien dit, raila l'Anglais, qu'il n'y avait de frégate que dans l'imagination de cet homme. A mon tour, citoyen Thiard, de te rappeler ton devoir et requérir l'incarcération immédiate du calomnieux."

Le délégué des représentants s'adressa au chef ne la Kerret-ar-laz.

"Il n'est pas en mon pouvoir de te dérober à la conséquence de tes actes. Tu as réclamé des juges, tu en auras.

— Oui, fit Alain, je reconnais que la preuve matérielle fait défaut. Je n'en maintiens pas moins mon allégation. Toutefois j'ai eu tort de ne point m'assurer si cet homme avait eu le temps d'adresser un nouvel avis à l'ennemi.

— Prends garde, reprit Thiard, tu aggravés inutilement ton cas. Ton accusation est dépourvue de vraisemblance.

— Soit ! l'avenir dira qui de nous avait raison."

Et Alain revint s'asseoir au milieu des soldats qui le gardaient, pendant que le délégué rédigeait l'ordre de le reconduire au fort Taureau.

La consternation était profonde, immense, dans les rangs de ses partisans. En perdant la partie, c'était sa tête que l'ainé des Prigent venait de perdre. Et la joie qui éclatait sur les traits de Killerton et de ses acolytes était hideuse à voir.

Soudain un incident se produisit qui changea leur triomphe momentané en épouvante.

Quatre hommes vêtus en paysans et deux femmes venaient de sortir de la foule des spectateurs et s'avancèrent vers Thiard.

"Que veulent encore ceux-là ?" demanda le délégué, bourru, en désignant les nouveaux venus.